

L

« Ce ne sont pas des perdants, ce sont des gens qui n'ont pas eu de chance. »
Leonard Gardner

LaBarba (Fidel)

Né dans le Bronx, émigré sur la Côte ouest, Fidel LaBarba boxait à douze-treize ans dans des réunions dont le principal intérêt résidait dans les femmes nues que l'on pouvait y apercevoir si l'on était attentif.

Médaille d'or poids mouche aux Jeux olympiques de Paris (1924), Fidel LaBarba passe professionnel un an plus tard alors qu'il est encore au lycée. Champion du monde poids mouche, il intègre l'Université de Stanford : vingt prix Nobel au compteur, Stanford s'enorgueillit d'avoir eu Condoleezza Rice, Michel Serres et René Girard comme professeurs et compté John McEnroe, Tiger Woods, John Steinbeck, Chelsea Clinton, Sigourney Weaver, Reese Witherspoon, les fondateurs de Hewlett-Packard, les PDG de Nike, de Netflix et de Microsoft, le fondateur de LinkedIn, le PDG de YouTube, un président des États-Unis et l'ancien premier ministre d'Israël comme élèves.

Fidel LaBarba se verra obligé de remonter sur le ring après avoir perdu sa fortune (400 000 dollars) pendant la Crise. Grimpé en poids coq puis en poids plume, il sera battu par Kid Chocolate et Kid Francis avant de prendre sa revanche lors du combat retour ; il échouera pour le championnat du monde poids plume face à Battling Battalino. Atteint gravement à un œil, quasiment borgne, il perdra la belle l'opposant à Kid Chocolate (les 14 000 spectateurs du Madison Square Garden l'avaient vu gagnant, l'arbitre avait opté pour le match nul, mais les deux juges ont désigné Chocolate comme étant le vainqueur) et devra arrêter définitivement sa carrière.

90 combats, 69 victoires, 15 défaites (aucune avant la limite), 6 nuls.

Définitivement borgne (comme son éternel rival Youg Nationalista, *alias* Federico Angolo Buenaflor), désormais équipé d'un œil de verre, Fidel LaBarba se reconvertira dans le journalisme (*Collier's*, *Santa Monica Outlook*), l'écriture de scénarios pour la *20th Century Fox*, il servira régulièrement de conseil pour l'industrie cinématographique et occupera différentes positions officielles au sein d'organisations sportives.

Témoin du premier mariage de Budd Schulberg avec Virginia « Jigee » Ray, il mourra d'une attaque cardiaque en 1981 à l'âge respectable de soixante-seize ans.

Lagerfeld (Karl)



Le sac de frappe (et sa malle de transport) designé par Karl Lagerfeld, siglé Louis Vuitton, produit à 25 exemplaires, est en vente au prix de 138 000 €.

Laing (Kirkland)

Le prototype du type doué qui a loupé sa carrière en faisant n'importe quoi, mais à la jamaïcaine... joyeusement ! Les mains en bas, le coup d'œil qui va avec, les réflexes, la rapidité de bras, de quoi surprendre les meilleurs et les battre. Après sa victoire (surprise) sur Roberto Duran en 1982, il disparaîtra une année passée à boire, baiser et fumer de la bonne. Lorsqu'il consentait à retourner à la salle, c'était dans les vapeurs de marijuana, et pas longtemps.

Il aurait pu être champion du monde, il a été champion d'Europe ; il aurait pu battre Sugar Ray Leonard, il a été battu par des nazes. Tombé dans le crack et de son balcon (en 2014), il est mort en 2021 dans une maison de retraite.

LaMotta (Jake)

« On était si pauvres que, la veille de Noël, mon vieux sortait dans la cour, il tirait un coup de fusil en l'air, quand il revenait, il nous disait que le Père Noël s'était flingué ! »

« Frappe le premier, et fort, c'est le seul bon truc que m'a appris mon vieux. »

« Un pic à glace dans la pogne, on est le patron... avec un flingue, on est le roi ! »

« Pour savoir se battre, il faut commencer par se battre. »

« J'aurais boxé n'importe qui, même Joe Louis, il m'aurait foutu une trempe, et alors ? rien à foutre de prendre une trempe ! »

« J'ai rencontré Ray Sugar si souvent que j'ai eu du pot de pas choper le diabète ! »

« Le syndicat peut se carrer ses ficelles dans le cul, on verra bien qui finira par caler. »

« Ils m'ont proposé 100 000 dollars pour plonger devant Tony Janiro... j'ai refusé... s'ils m'avaient menacé, ç'aurait été la même chanson, j'étais trop con pour avoir peur. »

« J'sais pas pourquoi c'est tombé sur moi, j'étais trop con pour que ça se voie pas. »

« Billy Fox n'avait pas la force d'ouvrir un pot de yaourt, il aurait pas pu battre ma sœur. »

« Je m'en fous de mourir sur le ring ! »

« Comment voulez-vous que je batte la Mafia ? »

« Maigrir, c'est facile, tu manges tout ce que tu veux, mais t'avales pas. »

« J'ai bouffé de la merde, j'ai bu comme un trou, j'ai pris trois kilos dans la journée. »

« Pour faire le poids, j'ai bien dû perdre deux tonnes. »

« La réalité est plus étrange que la fiction*. »

« J'étais champion du monde depuis cinq ans avant de disputer mon premier championnat du monde et j'ai dû filer 20 000 dollars sous la table pour y avoir droit. »

« Les seuls hommes politiques honnêtes, c'est ceux qui se sont pas fait gauler. »

« J'ai arrêté de boxer quand mes bourses couvraient plus les frais d'hosto. »

« Le pognon, j'y connaissais que dalle ! j'ai tout craqué... »

« Je suis ce que vous voyez. »

« J'étais un salopard ! »

« J'étais une cloche chez les cloches ! »

« Vikky a divorcé parce que je lui payais pas de fringues, je le croyais pas jusqu'à ce qu'elle pose dans *Play-Boy* »

« Mes combats les plus durs, je les ai livrés contre mes femmes. »

« J'ai dit à Sally, ma troisième femme, qu'elle avait mis ses bas de travers, comment je pouvais savoir qu'elle en avait pas mis ? »

« J'aurais moins d'emmerdes si je me mariais avec une fille plus laide que moi, mais j'en ai pas trouvé. »

« J'ai rencontré Robinson six fois, j'ai gagné une seule fois, c'est mon sixième mariage et j'en ai jamais gagné un, celui-là, c'est le bon ! »

* « Emprunté » à Mark Twain.



Jake LaMotta est mort le 19 septembre 2017 à 85 ans.

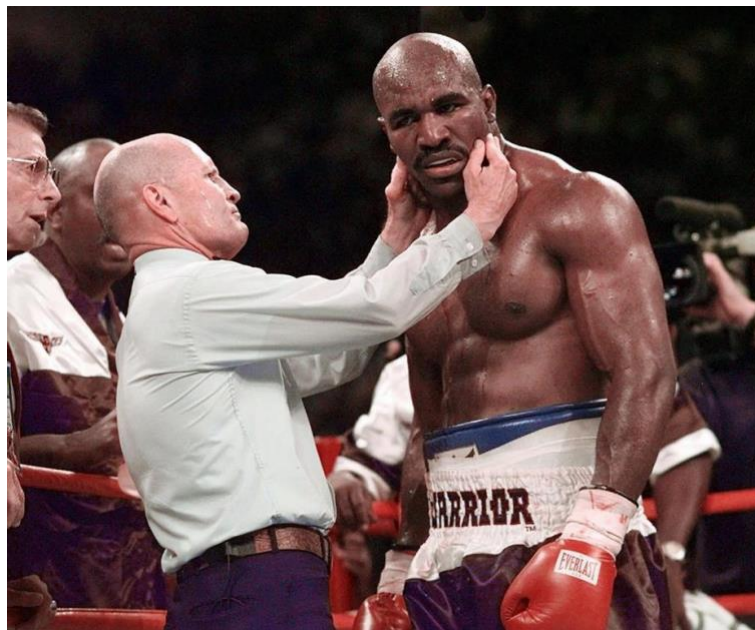
LaMotta (Vikky)



« Le sexe, c'est essentiel. Je suis toujours prête. Tout ce que je fais a toujours trait au sexe », *Playboy**, novembre 1981.

* Où Vikky pose nue à 51 ans.

Lane (Mills)



Il s'entraînait comme un boxeur, il se levait à 5 heures du matin pour faire son footing, il était affûté comme un boxeur, il travaillait au sac, il sautait à la corde, il pesait 65 kilos comme quand il était pro (11 combats, 10 victoires, une seule défaite par K.-O. lors de son premier combat). Mills

Lane était le genre de poids welter qui pouvait arbitrer un match de poids lourds et se faire respecter (lors du combat Lennox Lewis/Henri Akinwande, il a dépensé plus d'énergie à séparer les deux mastodontes qu'Akinwande à boxer).

Issu d'une famille de banquiers richissimes, il s'était engagé dans les Marines avant d'être shérif puis juge, mais ce qu'il préférait c'est être l'homme en blanc avec le nœud papillon noir qui déclenchait les hostilités avec son célèbre : « Allez ! On y va ! » ; l'homme qui doit se faire oublier, mais à qui les boxeurs doivent obéir.

Tout au long de sa carrière, il a été témoin de tout et de n'importe quoi : un parachutiste atterrissant sur le ring à la septième reprise du deuxième combat opposant Riddick Bowe à Evander Holyfield ; Oliver McCall éclatant en sanglots face à Lennox Lewis ; Tyson bouloquant l'oreille d'Holyfield, mais toujours calme et *juste*, il a été le champion du monde des arbitres et l'arbitre des championnats du monde (plus de cent).

Procureur de district sévère, mais juste, héros d'une série télévisée pendant trois ou quatre saisons, victime d'une attaque le 1^{er} avril 2002, Mills Lane, paralysé du côté droit (il était gaucher), ne pouvait plus parler, il est décédé le 6 décembre de la même année à Reno.

Langford (Sam)



(1886 - 1956)

« Le plus grand des boxeurs inconnus. »

Kieran Mulvaney

« Encore meilleur que Jack Johnson. »

Hugh McIntosh

« Langford avait toutes les qualités d'un grand boxeur, vitesse, puissance, résistance. »

Robert Stockton

« Il frappe plus que tous ceux que j'ai rencontrés. »
Joe Jeannette

« Le plus grand. »
James « Jimmy » Butler

« Sam m'aurait sûrement battu avant la limite, j'avais peur de lui. »
Jack Dempsey

« Le plus gros frappeur que j'aie rencontré. »
Jim Flynn

« Ce fils de pute peut battre n'importe qui. »
Jack Johnson

« Le meilleur boxeur à n'avoir jamais disputé un championnat du monde. »
Harry Carpenter

« Il lui aurait pas fallu six rounds pour battre Joe Louis. »
Dan Morgan

« Imbattable au début de sa carrière. »
Harry Wills

« Le plus grand boxeur à n'avoir jamais été couronné champion. »
Graham Houston

« Des moyens sans limites. »
Tracy Callis

« Le boxeur le plus soigneusement évité de toute l'histoire de la boxe. »
Monte D. Cox

« Un danger pour tout le monde. »
Gilbert Odd

« Il était en avance de plusieurs dizaines d'années. »
William Detloff

« Le meilleur boxeur à n'avoir jamais disputé un championnat du monde. »
Reg Gutteridge

« Le champion de ceux qui n'ont pas été champions. »
Bert Randolph Sugar

« Le meilleur de tous les poids lourds que j'aie jamais rencontré. »
Harry Willis

« Peut-être pas le meilleur, mais sans doute l'un des meilleurs boxeurs de l'histoire. »
William Diamond

« Le meilleur poids lourd de tous les temps. »

Charley Rose

« Il n'aura jamais eu l'occasion de montrer à quel point il était bon. »

Al Lancy

« Le plus terrible frappeur de son époque. »

Norman Clarck

« Sûrement l'un des cinq meilleurs boxeurs de la planète boxe. »

Kevin Smith

« Le boxeur le plus craint des vingt premières années du vingtième siècle. »

Mike Silver

« Le meilleur de tous. »

Jack Blackburn

« Le meilleur boxeur à ne pas avoir été champion du monde.

Un point, c'est tout. »

Steven R. Nicolaisen

Ils sont quelques rois sans couronne au royaume de la boxe, et Sam Langford est leur Roi.

La plupart d'entre eux, bien sûr, sont noirs ; longtemps, la discrimination raciale a permis aux boxeurs blancs de soigneusement éviter leurs homologues noirs (surtout s'ils avaient toutes les chances de prendre une rouste), paradoxalement, c'est Jack Johnson, le premier Noir champion du monde poids lourd, qui perpétuera cette discrimination : « Personne veut payer pour voir deux nègres se battre ! » avait-il l'habitude de répondre lorsqu'on lui proposait de rencontrer ses frères de couleur. Jack Johnson et Sam Langford se sont pourtant rencontrés une fois (le 26 avril 1906) et Jack Johnson a gagné... aux points, contre un Sam Langford âgé de 23 ans et qui, à l'époque, lui rendait presque 15 kilos. Johnson sera assez rusé pour ne pas vouloir recommencer l'expérience face à un Langford plus expérimenté et surtout plus lourd. En se tenant à cet argument économique, Johnson évitera de rencontrer ceux qui auraient pu être ses plus dangereux adversaires : Harry Wills, Sam McVey, Joe Jeannette, Jeff Clarke, Battling Jim Johnson qui, pour ce qui les concerne, seront obligés de se battre entre eux.

Jack Johnson préférait jouer à la tape avec Arthur Cravan, alors que... Sam Langford a rencontré Harry Wills dix-huit fois ; Sam McVey, quinze fois ; Joe Jeannette, quatorze fois ; Jeff Clarke, treize fois ; Battling Jim Johnson, dix fois, à quelquefois deux ou trois mois d'intervalle seulement, parfois moins lorsqu'ils boxaient à l'étranger. Il faut imaginer ces géants noirs endormis dans les trains qui les menaient de Chelsea (Massachusetts) à Philadelphie (Pennsylvanie), de Vernon (Californie) à Denver (Colorado), de la Nouvelle Orleans (Louisiane) à Saint Louis (Missouri), d'Akron (Ohio) à Tulsa (Oklahoma), de Kalamazoo (Michigan) à Milwaukie (Oregon), ou bien hilares sur le pont des bateaux les emportant se battre au Luna Park de Paris, au Panama ou en Australie. On se doute bien que, quelquefois, ils s'arrangeaient entre eux... « Cette fois, c'est pour moi ! » « Retiens un peu tes coups, Sam ! » « Si ça va pas, tu siffles ! »

Langford n'était pas très grand, moins de 1 mètre 75, il pesait aux environs de 80 kilos, physiquement, le poids lourd qui lui ressemble le plus serait Mike Tyson, un Mike Tyson au bagage technique plus complet et au mental plus solide, sans compter que Langford est encore aujourd'hui considéré comme le maître absolu du combat de près ; autant dire, sa taille mise à part, le poids lourd parfait, un poids lourd qui a commencé sa carrière en poids léger et battu le champion du

monde de la catégorie Joe Gans dans un combat sans enjeu ; trois ans plus tard, il fera match nul avec Joe Walcott, le champion du monde des poids welter, toujours dans un combat sans enjeu et en 1922, il battra Tiger Flowers, futur champion du monde des poids moyens, par K.-O. au deuxième round alors qu'il avait déjà de sérieux problèmes de vision.

Sam Langford sera blessé pour la première fois à l'œil gauche durant un combat l'opposant à Fred Fulton (1 mètre 94, 100 kilos, 2 mètres 15 d'envergure, gaucher) en 1917. Il disputera donc 131 combats en étant borgne et sûrement quelques-uns alors qu'il était pratiquement aveugle. Lors de ses derniers combats, il se repérait au souffle de son adversaire.

Il lui est arrivé de quitter le ring avant que l'arbitre ait fini de compter son adversaire, de s'excuser auprès du public de la brièveté de ce qui allait suivre... « Désolé, Mesdames et Messieurs, mais j'ai un train à prendre ! » Il pouvait prévoir à quel round il expédierait son adversaire au pays des songes ; à l'un d'entre eux qui s'étonnait que Langford lui touche les gants alors que le combat n'en était qu'au septième round (les organisateurs lui avaient demandé d'attendre jusque-là), il avait dit : « C'est fini, fils ! » avant de l'abattre d'un seul coup*.

Les organisateurs britanniques de l'un de ses combats au National Sporting Club de Londres s'étaient étonnés qu'il se désintéresse du choix de l'arbitre, « L'arbitre, c'est mes poings », avait répondu Langford... K.-O. au quatrième round. « Pourquoi vous pelez toutes ces oranges ? » avait-il demandé à l'homme de coin de l'un de ses adversaires : « Pour le rafraîchir pendant la minute de repos ». « Il en aura pas besoin ! »... K.-O. au premier round.

Dans les années 20, alors qu'il était sur la pente descendante, Sam avait appris que Doc Kearns cherchait des adversaires pour Jack Dempsey, il s'était proposé, le manager de Jack Dempsey lui avait répondu : « Sam... on cherche quelqu'un de plus facile que toi ! »

Le « Boston Tar Baby » a définitivement arrêté sa carrière à 43 ans, en fait, ce sont les autorités qui lui ont retiré sa licence, il lui arrivait de plus en plus souvent d'aller s'asseoir sur le tabouret de son adversaire. Il avait disputé 255 combats (sans doute davantage), 180 victoires (128 par K.-O.), 29 défaites (9 avant la limite) et 39 matchs nuls, sachant que, évidemment, il a été volé plusieurs fois et qu'il lui est souvent arrivé de « porter » ses adversaires.

Sam Langford a ensuite complètement disparu, plus personne ne savait où il pouvait être passé, on l'a même cru mort jusqu'à ce que, dix-huit ans après qu'il eut raccroché les gants, Al Laney, journaliste au *New York Herald Tribune*, le retrouve assis sur le bord de son lit dans une chambre misérable de la 139^e rue... une ombre famélique couverte de vermine, les draps gris de crasse, les auréoles, le lino décollé, les journaux empilés devenus cassants, les cafards comme des soucoupes.

Sam écoutait la radio.

Aveugle.

Vingt cents dans les poches.

– C'est moi que vous voulez voir ?

– Je voudrais écrire quelque chose sur vous...

– Qu'est-ce que vous voulez écrire sur le vieux Sam... je suis plus bon à rien... vous m'avez vu boxer ?

Après que l'article d'Al Laney est paru, on a fait circuler le chapeau dans toutes les réunions, les sommes recueillies ont été placées afin que Langford puisse vivre à peu près correctement.

Ce sera le cas.

Sam Langford n'était ni triste ni aigri : « Tous les combats que j'ai faits, je les ai faits avec plaisir ».

Le Roi est mort le 12 janvier 1956 à Cambridge dans le Massachusetts.

* La même histoire est racontée à propos de nombreux boxeurs, comme on lui doit bien ça, j'ai choisi, une fois pour toutes, de l'attribuer à Sam Langford.

Last Waltz (The)



Lathan (Melvina)

Première femme (afro-américaine de surcroît) nommée à la tête de la New York State Athletic Commission en 2008. Elle exerçait en tant que juge depuis 1991.

Latzo (Pete)

C'est lui qui a inspiré Joe Palooka au dessinateur Ham Fisher, sauf qu'il était loin d'être un « palooka » lui-même : champion du monde poids welter, il n'a pas hésité dans la deuxième partie de sa carrière à rencontrer des boxeurs beaucoup plus lourds que lui (Jimmy Slattery, Jim Braddock, Maxie Rosenbloom ou Tommy Loughran). Ses frères Steve et Joe ont été boxeurs aussi, tous managés par un autre de leurs frères, Mike.

Lavilliers (Bernard)

Leahy (Mick)

Le vaillant boxeur irlandais, né à Cork, a perdu face à Joey Archer (à New York), Laszlo Papp (à Vienne) et Nino Benvenuti (à Milan), mais chez lui, à l'Ice Rink de Paisley, il a rencontré Ray Sugar Robinson le 3 septembre 1964 et il a gagné ! Aux points en dix rounds ! certes Robinson avait quarante-trois ans, mais Mick Leahy a été déclaré vainqueur. Il arrêtera la boxe l'année suivante après avoir subi un accident dans lequel il perdra un œil.

Comme son prestigieux rival, Mick Leahy est mort des complications de la maladie d'Alzheimer.

Lectoure (Tito)

Quand « Tito » Lectoure est mort à 65 ans, la boxe argentine a porté son deuil. L'imprésario emblématique de Nicolino Locche, Victor Galindez, Oscar Bonavena, mais, surtout, de Carlos Monzon, gérait le Luna Park, lieu mythique de Buenos Aires où ont été célébrées les funérailles de

Carlos Gardel et les noces de Diego Maradona. Ont défilé au Luna Park : Mikhaïl Baryshnikov, Luciano Pavarotti, Holyday on Ice, Maïa Plissetskaïa, Guillermo Vilas, Frank Sinatra, les vedettes, les attractions et les combats mythiques des stars argentines. « Tito » gérait cet endroit avec sa tante Ernestina Lectoure, vingt ans de moins que lui et qui mourra vingt ans plus tard que son neveu (dont elle était la maîtresse).

Lee Sr (Bob)

Le Président-fondateur de l'IBF a été condamné en 2001 à vingt-deux mois de prison pour évasion fiscale et pour avoir accepté des centaines de milliers de dollars de pots-de-vin versés par Bob Arum, Don King et Cedric Kushner afin de faire grimper leurs boxeurs dans les classements de sa fédération.

Lehaneur (Mathieu)



« Champion de l'agilité intellectuelle de la conception d'aujourd'hui », Mathieu Lehaneur est classé parmi les cent designers qui comptent selon *Surface* et *Wallpaper*. Son talent ne pouvait échapper à Poltrona Frau qui lui a demandé d'imaginer un « objet iconoclaste ». Réponse de celui qui est considéré comme l'un des artistes les plus doués de sa génération : un sac de frappe ! Idéal pour décharger le stress d'un *workaholic* urbain, *twist* chic entre une déco trop bourgeoise et un design convenu. Environ 1 000 euros.

Leifer (Neil)

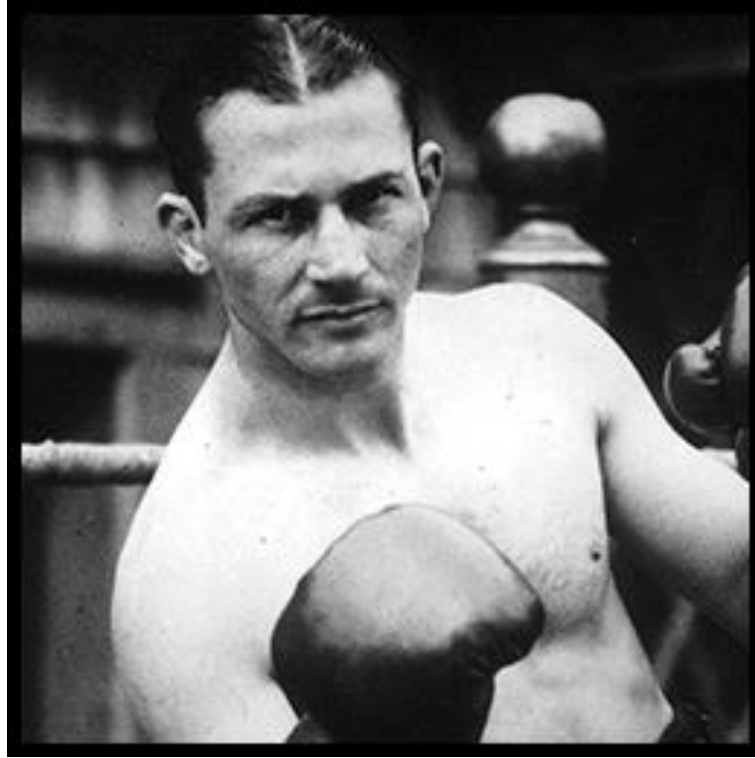


« Ali était un cadeau pour n'importe quel photographe. »

Neil Leifer

Auteur des deux clichés (couleur) à juste titre les plus connus de toute l'histoire de la boxe (et même du sport) : Ali insultant Liston vautré à terre lors de leur deuxième combat à Lewiston et Cleveland Williams les bras en croix sur le ring de l'Astrodome de Houston devant le même Ali. Équivalents *sportifs* du « Baiser de l'hôtel de ville » de Robert Doisneau ou du soldat républicain fauché par une balle de Robert Capa.

Leonard (Benny)



Dov Ber ben Avraham Gershon est mort sur le ring à cinquante et un ans alors qu'il ne boxait plus depuis longtemps, il arbitrait ce soir-là un combat entre Mario Roman et Bobby Williams. Cela faisait une éternité qu'il n'était plus connu que sous le nom de Benny Leonard !

Il n'y eut jamais autant de boxeurs juifs que dans les années 20, Benny Leonard a boxé de 1917 à 1925 et il a été le Roi David de tous ces réfugiés venus de l'Est. Il étudiait la boxe comme on étudie la Torah, sans sauter une ligne, à s'en crever les yeux. Il apprenait des bons et essayait de saisir pourquoi les mauvais réussissaient quelquefois des choses que les bons n'osaient pas même envisager ; il voulait atteindre la perfection et il faut pour cela se nourrir des bons et des mauvais et du hasard qui fait qu'un jour vous pouvez apprendre de l'ignorance. Il réfléchissait tout le temps, ce qui lui a joué un mauvais tour au moins une fois, quand on demandera à Jack Britton comment il avait réussi à battre Leonard, l'Anglais qui boxait comme un Américain, il répondra : « Facile ! Chaque fois qu'il réfléchissait, je frappais ! »

Benny Leonard était intrinsèquement rapide, avec une bonne droite devenue excellente à force de la travailler ; un artiste qui ne se privait pas des apports de la science, un scientifique qui ne refusait pas la fantaisie artiste. Né dans le Lower East Side d'un couple d'immigrés russes qui avaient fui la misère et les pogroms ; Gershon, son père, travaillait comme tailleur : 20 dollars par semaine, sa mère, Minnie, s'occupait des huit enfants. Benny est passé professionnel alors qu'il n'avait pas encore quinze ans, six ans et 116 combats plus tard, il était champion du monde poids léger.

Pas une marque, pas même un œil au beurre noir pour faire pleurer sa mère, jamais dépeigné. Un exemple pour sa communauté. Pas très loin de la perfection. Les amis de sa mère n'osaient pas lui dire que leurs fils étaient dentistes ou avocats, Minnie leur aurait répondu que le sien était champion du monde de boxe, qu'il parlait avec Bertrand Russell des bienfaits de la gymnastique suédoise et qu'il gagnait des milliers de dollars chaque fois qu'il dansait sous les lumières du Madison. Ce n'est pas pour cela qu'en privé elle ne le suppliait pas d'arrêter de se battre. C'est pour cela que le 15 janvier 1925, à vingt-huit ans, alors qu'il avait presque 200 combats au compteur, « Le Magicien du Ghetto » qui avait perdu son premier combat (mais aussi le douzième et le seizième) par K.-O. annoncera sa retraite. Malheureusement, la Crise passera par lui comme sur tout le monde et Benny se verra obligé de remonter sur le ring.

Pour son premier combat, 15 000 spectateurs viendront voir le Magicien, 35 ans, un peu chauve, tenter d'escamoter la malédiction du retour. Son adversaire, Pal Silvers de Brooklyn, plongera maladroitement à la deuxième reprise après avoir frictionné les côtes de Leonard à la première, et les 15 000 spectateurs siffleront Benny pour la première fois de sa carrière. Un an plus tard, Leonard a remporté 19 combats supplémentaires contre des adversaires médiocres, sauf que, quelquefois, la magie opère de nouveau et tout le monde veut croire que la magie va opérer à chaque fois davantage. Un an après être remonté sur le ring, il se retrouve face à Jimmy McLarnin qui a déjà anesthésié une bonne demi-douzaine de boxeurs juifs (Ruby Goldstein, Kid Kaplan, Al Singer, etc). Benny sera le suivant. Une droite au premier round qui a fait plier Mc Larnin et fait espérer au public du Madison Square Garden que « ça y était ! », Benny était de retour et puis plus rien... l'arbitre, sagement, arrêtera le massacre à la sixième reprise.

La boucle était bouclée : premier combat, 14 octobre 1911, défaite par K.-O., dernier combat, 7 octobre 1932, défaite par K.-O. Entre les deux, la gloire.

Avec les 15 000 dollars gagnés, Benny Leonard était à l'abri jusqu'à ce qu'il meure le 18 avril 1947 sur le ring où il avait triomphé si souvent.

Lehaïm !

Leonard (Ray Sugar)

Les fées se sont penchées sur le berceau de Ray Leonard, sa mère l'a appelé « Ray » en hommage au « Genius » ; Thomas « Sarge » Johnson, entraîneur de l'équipe nationale de boxe, le surnommera « Sugar ». Ray comme Ray Charles, « Sugar » comme Ray Robinson.

Ray est verni.

Il est né à Wilmington (Caroline du nord) au sein de la petite bourgeoisie noire, il passe une enfance rêveuse et sans histoires à Palmer Park (Maryland), les rues bordées d'arbres où chaque maison de bois a son perron de briques rouges surmonté d'un toit en auvent et son jardin morne de la surface d'un court de tennis, délimité par des haies arrivant à mi-cuisse des promeneurs qui peuvent, l'air de rien – comme en passant –, jeter un coup d'œil à travers les fenêtres sans rideaux défendues contre leur regard par une épaisse jungle de plantes en pot anémiques. L'arrosoir bleu cabossé sur la véranda de la bicoque où ronfle un gros type en maillot de corps, le tuyau d'arrosage aux airs de cor d'harmonie abandonné sur la pelouse de devant et, un peu partout, sur les poteaux de téléphone, des affichettes écrites à la main décrivant des chats perdus et des chiens sans collier. On peut entrevoir des tables mises pour le dîner, des dessins au crayon de couleur sur les portes des frigos, des pendules, des théières, des napperons, des pieds en chaussettes sur des coussins en patchwork, des photos encadrées, des canapés vides, le tout éclairé par la lumière bleue du poste de télé. Ray bouquine, il imite Sam Cooke, il aide son père à aligner les boîtes de Campbell Soup sur les étagères de son magasin, jusqu'à ce que son frère le traîne dans la salle de boxe du quartier où il se révélera très vite hyper-doué.

Leonard a le cul bordé de médailles.

Comme prévu, il gagne la finale des super-légers aux Jeux olympiques de Montréal en battant nettement – 5 - 0 – Andres Aldama, le puncheur cubain. Au village olympique, il a fait la conquête de tout le monde avec sa gentillesse, sa modestie, sa bonne éducation, son intelligence et la photo de la mère de son enfant, Juanita, collée à ses chaussures. De retour aux États-Unis, il déclare à ceux venus l'acclamer : « C'était mon dernier combat, j'ai réalisé mon rêve, la boxe, c'est fini, je ne peux pas laisser tomber Juanita et ma famille, je veux aller à la fac, je ne passerai jamais pro, je vous le jure ! » La presse s'étonne, il va falloir qu'elle s'habitue aux brusques changements de direction que prendra Leonard tout au long de sa carrière, en fait, il va falloir que les journalistes s'habituent à ne pas croire le jeune prodige... après tout, Jose Torres n'a-t-il pas écrit quelque part que le meilleur boxeur était celui qui mentait le mieux ?

12 octobre 1976, conférence de presse : Leonard annonce sa décision de passer professionnel, il a trouvé vingt-quatre actionnaires pour verser le capital dont il a besoin :

21 000 dollars. Il a engagé Charlie Brotman, un vétéran des relations publiques, pour lui servir d'attaché de presse, ensemble ils ont choisi le futur entraîneur de Ray : Angelo Dundee ! Après son premier combat (victoires aux points sur Luis Vega qui avait perdu ses six combats précédents), il rembourse ses actionnaires et leur verse 40 dollars d'intérêt à chacun.

Ray Leonard est dur en affaires, peut-être, mais... Ray Sugar Leonard est le seul propriétaire de Ray Sugar Leonard.

1977 : six combats, six victoires ;

1978 : onze combats, onze victoires ;

1979 : neuf combats, neuf victoires.

Après avoir prudemment évité Pipino Cuevas, Roberto Duran, Thomas Hearns et Carlos Palomino, il remporte son premier titre de champion du monde face à Wilfredo Benitez que l'arbitre arrête à six secondes de la fin du dernier round.

Quatre millions de dollars à la banque !

Tout ça, c'est bien joli, mais il va bien falloir passer aux affaires sérieuses et les affaires sérieuses c'est soit Roberto Duran, soit Thomas Hearns.

Va pour Duran !

Mauvaise pioche... Roberto Duran est dingue, mais malin comme un singe, il entraîne Leonard là où il veut le mener : lui faire oublier ce qu'il sait faire et Leonard tombe dans le piège, il se bagarre avec le genre de boxeur qui ne demande que ça. Leonard a peut-être prouvé qu'il pouvait se battre, qu'il pouvait encaisser, qu'il avait des *cojones*, mais il a la migraine et, surtout, il a perdu son premier combat. En revanche, il sait que *Manos de piedra* est le genre de boxeur à s'empiffrer de mangeaille et à boire jusqu'à plus soif lorsqu'il n'a pas de combat important en vue, il sait qu'il a fêté sa victoire plus qu'il n'aurait dû le faire. Quand la date de la revanche est signée, le 25 novembre, « Gordito » Duran a quinze kilos à perdre. Pour éliminer les derniers qui lui restent autour du nombril, il sera obligé de ne rien manger les trois jours précédant le combat et quand il monte sur le ring, il a du bide, il en redescend sous les huées après avoir prononcé les deux mots dont personne, jamais, aurait pensé qu'il les prononcerait même sous la torture... *No más* !

Au tour de Hearns !

Le 16 septembre 1981 au Caesars Palace de Las Vegas, Thomas « Hitman » Hearns le touche comme il veut, quand il veut, où il veut ; quand Leonard s'assoit sur son tabouret à la fin de la 12^e reprise, il a les deux yeux quasiment fermés et Angelo Dundee lui hurle dans les oreilles : « Il est devant... il te reste neuf minutes... descends-le, fils ! descends-le maintenant ! descends-le vite ! » Hearns est compté 9 juste avant que le 13^e round finisse et l'arbitre l'arrête le round suivant.

Hagler ?

La réponse, Leonard la donne le 9 novembre 1982 au Civic Center de Baltimore où il a fait ses débuts. Marvin Hagler est dans la salle avec 7 500 personnes qui ont payé l'entrée deux dollars.

– Un combat avec ce champion, ce grand champion, serait l'un des plus grands combats de l'histoire de la boxe... le combat du siècle ! Et je ne parle pas d'argent... Fort Knox n'y suffirait pas... et le seul homme qui peut rendre possible ce grand combat est là... Marvelous Marvin Hagler ! Malheureusement, cela n'arrivera jamais. Merci à tous et que Dieu vous bénisse !

Il faut dire qu'entretemps Leonard a été opéré d'un décollement de la rétine.

Sa vie va mal... il tourne en rond, il boit, il plonge dans la coke. Avec Juanita, épousee alors qu'ils n'étaient que des enfants, ça ne marche pas des masses non plus. Quelquefois, les lendemains de cuite, il va sauter à la corde seul devant un miroir, il fait du sac, il fait du vide, il sue l'alcool, il trouve qu'il a de beaux restes. Il n'a pas 30 ans.

Come-back.

Le 11 mai 1984, il fait sa rentrée face à Kevin Howard, un « honnête artisan du ring », et il va au tapis pour la première fois de sa carrière avant de gagner à la neuvième reprise. Marvin Hagler, présent au bord du ring et qui vient de voir s'évanouir dix millions de dollars pour la deuxième fois, déclare aux journalistes : « S'il est assez dingue pour monter sur un ring avec moi, je suis assez dingue pour qu'il en redescende borgne ! » Dans les vestiaires, Leonard confie à ses proches : « Si

ce minable peut me flanquer une trempe, j'ose pas imaginer celle que me collerait Hagler ! », il annonce donc – *one more time* ! – sa retraite lors de la conférence de presse d'après-match.

Ray retrouve ses potes, il boit, il sniffe, il erre de fête en fête, il tourne en rond dans le cercle de la nuit et il s'y consume.

Le 1^{er} mai 1986, virage à 360°... Hagler !

Les négociations seront interminables et, bizarrement, toutes à l'avantage de Leonard.

Le 6 avril 1987, les deux hommes se retrouvent sur le ring du Cæsars Palace, la suite ? on la connaît... le monde se divise en deux : ceux qui croient que Leonard a gagné et ceux qui savent que Hagler n'a pas perdu.

Le 7 avril 1988, nouveau *come-back* en mi-lourds face à Danny Lalonde, victoire par K.-O. À l'issue du combat, Angelo Dundee, mécontent de n'avoir touché que 2 % de la bourse de Leonard, fait ses valises. « Sugar » de son côté fait la tournée des popotes : 12 juin 1989, match nul face à Tommy Hearns qui, en réalité, avait gagné ; 7 décembre 1989, il rencontre un Duran hors de forme alors que lui-même n'est pas très frais ; le public hue les deux boxeurs et quitte la salle avant même la proclamation du résultat : Leonard vainqueur aux points à l'unanimité.

Deux *come-back* tardifs pour terminer dans la confusion et dans la perte : 9 février 1991, défaite des poings de Terry « Terrible » Morris ; 1^{er} mars 1997, dernier combat, défaite par K.-O. face à Hector « Macho » Camacho qui ne frappait pas.

Rideau !

Divorcé de Juanita Wilkinson avec qui il a eu deux enfants, il s'est remarié avec Bernadette Robi, fille d'un des membres des Platters, il a arrêté la coke en 86 et l'alcool vingt ans plus tard, il fait du golf, il vit à Pacific Palisades, il est le parrain de Khloé Kardashian.

Boxeur, il a gagné des millions de dollars, ex-boxeur, il continue. Il a été consultant pour ABC, CBS, NBC, ESPN, HBO et EPIX ; il a tourné des publicités pour Ford, 7 Up, Coca Cola, Nabisco et Revlon ; il apparaît dans tous les programmes télé où l'on se doit d'apparaître lorsque l'on est une célébrité : *The Contender*, *Dancing With The Stars*, *Hells Kitchen*, *Keeping Up With The Kardashians* ; lorsqu'on le lui demande (et qu'on le paie), il joue son propre rôle au cinéma (*Fighter*) ; il est un conférencier à succès et s'occupe de lever des fonds pour une association de lutte contre le diabète. Seul Oscar De La Hoya peut se vanter d'avoir aussi bien réussi sa reconversion.

Ray « Sugar » Leonard est un *people*.

Lettrisme

« Il me chantait déjà les airs de *La Veuve joyeuse* :
“Manon”, “Mimi”, “Fifi Frou Frou”, “Joujou”... »

Jean-Jacques Schuhl

Boom-Boom (Ray Mancini), Bang Bang (Steven Butler), Bam-Bam (Robert Hines), Bo Bo (Clifford Hicks), Bobo (Julien Lorcy), Bibi (Pierre Lorcy), Bubba (James Busceme), Bubi (Gustav Scholz), Boom Boom (James Baker), Choo Choo (Charlie Johnson), Coool (Cornell Shinholster), Bébé (Ray Godard), King Khan (Amir Khan), Pee Wee (Clifton Woods), Choo-Choo (Charles Smith), Boom-Boom (Boone Kirkman), Big Bang (Willie Casey), Big Ben (Ben Moroz), Milou (Emile Pladner), Titi (Cédric Vitu), Tintin (Valentin Angelmann), Dou Dou (Mamadou Thiam), Bubba (Kirk Johnson), Bang-Bang (Gbenga Oluokun), King Kong (Jono Carroll), Ding-a-Ling (Darnell Wilson), Biko (Ikonomiya Botowamungo), Chop Chop (DeMarcus Corley), Bam Bam (Arthel Lawhorne), King Kong (Robert Lockett), By-By (Bryant Jennings), Bang Bang (Nick Blackwell), Chop-Chop (DeMarco Corley), Boom Boom (Tom Johnson), Choo-Choo (Charlie Brown), Tap Tap (Elijah Makhathini), King Kong (Luis Ortiz), Chanেকে (Jose Angel Flores Chan), Chano (Lucio Chaparro Araujo), Rougarou (Regis Prograis), Killa (Roman Delgado Chable), Popo (Acelino Freitas), Bo (William James), Chon (Jose Cepeda), Boogie (Gilbert Vera), Cool (Ismail Abdoul), Papa (John Moore), Bang Bang (Danny Womber), Pooh (Derek Ennis), Tata (Carlos Manuel

Baldomir), Yaqui (Alvaro Lopez), Bam Bam (Brandon Rios), Rolly (Rolando Romero), Boum Boum (Dramane Nabaloum), Lulu (Luis Perez), Bobo (Carl Olson), Pops (Marvin Johnson), Boom Boom (Sami Enbom), Cool (Ismail Abdoul), Bam (Jesse Rodriguez)...

Levinski (Battling)

Si vous boxiez dans les années 10, 20 et 30 et que vous pesiez entre 160 et 180 livres, vous avez rencontré Battling Levinski. Si vous étiez masochiste, vous l'avez rencontré deux fois. La légende veut qu'il ait disputé trois combats le même jour, c'est exagéré, mais trois par mois, c'est sûr !

Levinsky (King)

Dans les années 30, King Levinsky (né Harris Krakow dans le ghetto juif de Chicago) a été l'un des nombreux poids lourds offerts en pâture à Joe Louis. On les appelait les « cloches du mois ». Même si, à l'idée de prendre la droite de Joe Louis, « Kingfish », pourtant peu craintif de nature, est monté sur le ring du Comiskey Park de Chicago terrorisé (il finira assis sur la corde la plus basse au bout de 2 minutes 21 secondes), même s'il a perdu (aux points) contre tous les bons boxeurs qu'il a rencontrés (Maxie Rosenbloom, Mickey Walker, Max Baer) et même contre des moins bons (Primo Carnera, deux fois, mais toujours aux points), même s'il n'avait aucune défense, Levinsky n'était pas tout à fait une cloche ; il compte une victoire sur Tommy Loughran et une sur Jack Sharkey ; en Floride comme en Iowa, il a exterminé tous les débutants que l'on voulait lui voir porter sur les fonts baptismaux. Plus significatif peut-être, le 29 février 1932, après une « exhibition » de quatre rounds avec Levinsky, Jack Dempsey renoncera à faire son *come-back* ; la rencontre, devant 23 322 spectateurs (74 199 dollars de recette), ressemblera davantage à un véritable combat qu'à une exhibition et Levinsky s'y montrera plus déterminé que l'ancien champion du monde, suffisamment en tous les cas pour que le Massacreur de Manassa raccroche définitivement les gants.

Toute la première partie de sa carrière, c'est sa sœur, poissonnière dans la vie civile, qui lui tiendra lieu de manager.



Surnommée « Leapin' Lena » pour sa tendance à bondir comme un ressort, elle était propriétaire d'un vocabulaire à faire rougir un charretier ; cela donnait de savoureux échanges avec son frère.

Leapin' Lena

– On s'est fait baiser !

Kingfish

– Non... JE me suis fait baiser !

Levinsky gagnera énormément d'argent (plus de 200 000 dollars par an à la bonne époque), il touchera 31 374 dollars pour les deux minutes passées face à Joe Louis... guère moins d'un million de dollars l'heure !

À 29 ans, « Kingfish » raccrochera les gants après avoir disputé 116 combats (74 victoires, 35 défaites, 7 nuls) et gagné une fortune. Dans la vie, ça ne se passera pas beaucoup mieux que sur le ring quand ça se passait mal. Sonné complet, incapable même de rendre la monnaie, il lui faudra assez vite renoncer à travailler dans la poissonnerie familiale, Maxwell Street. Pour survivre, Levinsky en sera réduit à vendre des cravates pourries sorties d'une valise pourrie. Il avait des méthodes de vente plutôt convaincantes : lorsqu'il serrait le nœud autour du cou du type qu'il avait réussi à alpaguer, il n'y avait pas grand monde pour oser lui refuser. Dans ces moments-là, son sourire ressemblait furieusement à celui du Lennie de *Des souris et des hommes* lorsqu'il caresse un petit animal. Une cravate, c'était 10 dollars, deux cravates, 20 dollars, et pas question de marchander (ni de rendre la monnaie).

Levinsky prenait ses quartiers d'hiver à Miami en face de l'hôtel Fontainebleau dans le hall duquel Beau Jack cirait les chaussures des riches clients. Un jour, Levinsky essaiera de vendre une cravate à Herbert Hoover (qui l'avait reconnu) et, comme l'ancien Président déclinait poliment son offre, « Kingfish » lui proposera une montre volée. À chaque réunion importante, il était là avec sa

valise pourrie remplie à ras-bord de cravates pourries... « Achetez une cravate à King Levinsky ! Achetez une cravate à King Levinsky ! » Tout le monde essayait de l'éviter, mais tout le monde n'y arrivait pas tout le temps, ça lui suffisait pour survivre, ça et que Frank Sinatra lui achète tout son stock lorsqu'il le croisait.

En 1964, quand il a su que Cassius Clay allait rencontrer Sonny Liston, il a poursuivi le jeune homme jusqu'à la porte du Convention Hall... « J't'embauche, mec ! J't'embauche ! On va vendre des cravates tous les deux ensemble ! » sauf que, contre toute attente, Clay allait gagner son combat. Semi-clochard émouvant, Levinsky a continué à vendre des cravates et à vivre de la charité de ceux qui l'avaient vu se faire massacrer, surtout du côté de Chicago.

Il est mort le 30 septembre 1991, il avait quatre-vingt-un ans.

Lewis (Hedgemon)

Pas de pot ! Il esquivait mieux que « Mantequilla » Napolés, ce qui n'est pas peu dire, il boxait aussi bien que lui, mais il frappait moins. Résultat : deux défaites dont la dernière avant la limite. Dommage !

Lewis (Lennox)

Il a beau avoir battu Mike Tyson, Evander Holyfield, Tommy Morrison, Vitali Klitschko et tous les meilleurs poids lourds de son époque : Tyrell Biggs, Donovan Ruddock, Frank Bruno, Mike Weaver, Andrew Golota, Michael Grant, Shannon Briggs, David Tua, on élève toujours des objections à son sujet. Les spécialistes tordent le nez, haussent les épaules d'un air entendu, il aurait battu les bons quand les bons n'étaient plus très bons, évité de rencontrer Riddick Bowe quand il était excellent et puis Lennox Lewis a été battu deux fois (en 44 combats) et deux fois avant la limite par guère mieux que des *journeymen*. La première fois par Oliver McCall, la deuxième fois par « Has-been » Rahman, deux types sur lesquels il a pris sa revanche, mais deux types qu'il aurait dû battre facilement s'il ne les avait pas pris à la légère et qui l'ont descendu sur UN coup, d'où sa réputation d'avoir été équipé d'une mâchoire en cristal : Achille avait son talon, Lennox a son menton. Peut-être, mais il faut reconnaître aussi que pas grand monde ne réussissait à chatouiller cette fameuse mandibule. Ça aussi on a tendance à ne pas le verser à son crédit et pour cause, très grand, 1 mètre 96, une envergure de condor, 2 mètres 13, un jab comme le Mur de Berlin lorsqu'il n'était pas détruit, un style ultra-défensif genre Mur de l'Atlantique à l'époque où la main d'œuvre n'était pas chère ; dans ces conditions géographiques, difficile de l'approcher, tous ceux qui s'y sont risqués ont fini en compote, difficile de le toucher et difficile même de le faire aller au-delà de ce qu'il consentait à montrer, le type n'était pas généreux, il était même radin, il « gérait ».

Ce qu'on lui reproche en fait, c'est d'être anglais et d'être ennuyeux (disons « chiant » et on ne sera pas très loin de l'effet Lewis), même en dehors du ring, Lennox Lewis est un premier communiant adepte de la bien-pensance, le genre de type à déclarer : « Ma mère m'a bien élevé, quand elle fait ses courses et que les gens lui disent que je suis un type bien, je suis content », c'est vrai que ça manque un peu de *sex-appeal* même si sa femme a été Miss Jamaïque ! Juste un petit écart lorsqu'il déclarera qu'Hasim Rahman s'était « comporté comme une tapette »... pas de quoi soulever l'indignation de la communauté LGBT ! En résumé, le genre de type que l'on est ravi d'avoir comme voisin de palier, mais le genre de boxeur pour lequel on ne se relève pas la nuit. « Il a gagné à quel round, le rosbif ? » « Au quatrième... » « C'était comment ? » « Comme d'hab'... chiant ! »

Médaille d'or des super-lourds aux Jeux olympiques après sa victoire sur... Riddick Bowe par arrêt de l'arbitre à la deuxième reprise, pas un scandale certes comme ceux auxquels les arbitres des Jeux olympiques nous ont habitués, mais une décision pour le moins prématurée. Des scandales, en professionnel, Lennox Lewis en aura quelques-uns à traverser, dont au moins un à

son désavantage : le 13 mars 1999, il rencontre Evander Holyfield pour un combat qui aurait réuni l'ensemble des titres, alors que le Britannique a nettement gagné (348 coups réussis pour Lewis, 130 pour Holyfield), Eugenia Williams, « gênée » par les photographes, a Holyfield en tête sur ses bulletins... match nul ! ce qui permet à Lewis de garder ses titres et à « The Real Deal » de repartir avec les siens. Personne n'est lésé, tout le monde est content, balle au centre, on remet ça neuf mois plus tard. C'était la *real deal*. Rebelote, rien ne change entre les cordes, Lewis domine le *body-builder* hors d'âge, mais il semblerait que, cette fois, les juges aient les yeux en face des trous puisque Lennox Lewis est déclaré vainqueur à l'unanimité. La collection complète de ceintures est à lui, on lui retire celle de la WBA quelque temps après pour d'obscures raisons juridiques, ce qui ne l'affecte pas outre mesure. Il extermine Michael Grant pourtant aussi grand que lui et François Botha nettement plus petit, il domine David Tua (de vingt centimètres) durant douze rounds mortels... gauche ! gauche ! gauche ! À l'issue du combat, il se fendra d'une de ses rares *punchlines* : « Quant on part à la guerre, il faut y aller avec autre chose qu'un crochet du gauche et une coupe de cheveux », allusion à la coiffure « samoane » de Mafafau Tavita Lio Mafafau Saneviri Talimatasi, le puncheur kiwi.

Les deux épisodes Rahman passés, Tyson est en vue ! Tout de suite, ça s'anime, Lewis est sous contrat avec HBO, Tyson avec Showtime... impasse ! bataille ! Pour peu qu'il y ait du profit à faire, on peut s'arranger, HBO et Showtime s'arrangent. Le 22 janvier 2001, conférence de presse, bagarre générale, José Sulaiman, le président de la WBC, s'assomme sur une table, Tyson, pas encore végétarien, mord la jambe de Lewis, ça commence bien. Stephen « Crocodile » Ficht dont le rôle principal consistait à hurler aux oreilles de Mike : « La mystique est la force ! L'exécution sera télévisée ! » était ressorti du bayou proche accompagné de Panama Lewis... Lou DiBella résumera assez bien le tableau : « Quand le cirque est en ville, faut pas vous étonner de croiser des fauves et des clowns. »

Pour les organisateurs, HBO et Showtime, c'est *jackpot* à Memphis (Tennessee) : 106,9 millions de dollars de *pay-per-view*, 15 327 spectateurs laissant 17,5 millions de dollars aux caisses. Bingo ! Le combat, en revanche, sera décevant, pas seulement, comme d'ordinaire, par la faute de cet aide-comptable de Lewis, plutôt par celle de Tyson qui devait se souvenir que, la dernière fois qu'il avait affronté un mastar de ce gabarit (James « Buster » Douglas), ça s'était mal terminé pour son matricule. Cela se terminera mal cette fois aussi pour un Tyson incapable de soutenir le rythme dès la deuxième reprise, totalement dépassé le reste du combat et qui terminera étendu sur le dos à la huitième reprise, le visage en sang.

Un an après, dernier acte pour Lewis qui va fêter son 38^e anniversaire trois mois plus tard, il est opposé à Vitali Klitschko au Staples Center de Los Angeles et il aura bien de la chance de finir sur une victoire. L'aîné des Klitschko est encore plus grand que lui, le champion n'est habitué ni à ce genre de situation ni à ce genre d'adversaire sans compter que, plus lourd qu'il ne l'a jamais été, il n'est pas au top de sa forme. À la mi-combat, il est nettement en retard sur le pointage des trois juges, mais l'Ukrainien est défiguré par une blessure que Paul Wallace, le docteur de la réunion, trouve trop sérieuse pour le laisser continuer. Vitali Klitschko réclamera une revanche, le public aussi, Lewis ne la leur accordera pas, préférant terminer sa carrière en ayant battu tous ses adversaires plutôt que d'être battu par un adversaire sur lequel il comptait une victoire.

S'il n'a pas laissé un souvenir formidable, ni à ceux qu'il a boxés, ni à ceux qui l'ont vu boxer, Lennox Lewis a sans nul doute été le premier « super-lourd » marquant de l'histoire, le genre d'athlète approchant les deux mètres, pesant largement plus de cent kilos, capables de se déplacer aussi rapidement que les poids-lourds *vintage*, ceux qui n'auraient fait qu'une bouchée de Lennox Lewis.

Lewis (Panama)

Les sorciers sentent le soufre, mais ils peuvent ressusciter les morts et plus fort encore transformer un boxeur ordinaire en terrible frappeur, Panama Lewis empeste le soufre. Il a ressuscité un mort, Aaron Pryor, et métamorphosé Luis Resto en puncheur.

Le 12 novembre 1982 à l'Orange Bowl de Miami entre le 13^e et le 14^e round du combat Alexis Argüello/Aaron Pryor, Panama Lewis qui travaille dans le coin du « Faucon » demande au *cutman* Artie Curley : « Passe-moi la bouteille », Artie Curley s'exécute, Lewis précise : « Pas celle-là, la noire, celle que j'ai préparée ! » Pryor sort de son coin miraculeusement revigoré, une minute et six secondes plus tard, Argüello est battu. Le contenu de la mystérieuse bouteille noire est à ce jour encore l'objet de toutes les suppositions, on parle de « Perrier », de « schnaps », de « cocaïne », de pilules « anti-histaminiques », si ça se trouve la potion magique avait été confectionnée à base de bave de crapaud !

Le 1^{er} juillet 1983 au Madison Square Garden, Luis Resto, un honnête super-welter portoricain pas vraiment réputé pour sa puissance de frappe, rencontre Billy Collins Jr qui fait figure de favori, sauf que le jeune homme venu du Tennessee finit le combat les deux yeux fermés et le visage horriblement marqué. Quand Luis Resto serre la main du père de Billy Collins, Billy Collins Sr s'aperçoit que les gants de Resto sont anormalement durs. Une partie du rembourrage des gants du Portoricain a été enlevée, si ça se trouve, Panama les a ensorcelés en quelques passes magnétiques assorties de deux ou trois formules cabalistiques.

Comme le monde d'aujourd'hui ne croit plus ni à Dieu ni à diable (surtout s'il a un faux air d'Iggy-les-bons-tuyaux et porte des Ray-Ban à midi), au lieu d'employer la formule consacrée : *Exorcisamus te omnis immundus spiritus omnis satanica potestas omnis incursio infernalis adversii omnis congregatio secta diabolica ergo draco maledicte ecclesiam tuam securi tibi facias libertate servire te rogamus audi nos*, on a condamné Panama Lewis à six ans de prison et on lui a interdit d'exercer sa profession de sorcier.

Depuis, Panama Lewis est sorti de prison et il s'est occupé, entre autres, de Tony « TNT » Tucker et de Sulttan-Akhmed Magomedsalikhovitch Ibraguimov (Sultan Ibragimov).

Lewis (Ted « Kid »)

Né Gershon Mendeloff*, Ted Lewis fait ses débuts en 1909 au London Judean Athletic Club. Pour ses premiers combats, il gagne 6 pence et une tasse de thé qui lui coûte un penny... $6 - 1 = 5$, une fortune ! Devenu Ted « Kid » Lewis, il est l'un des rares boxeurs britanniques respectés par les Américains, sans doute parce qu'il changera son style lorsqu'il traversera l'Atlantique, abandonnant le style anglais « classique » pour se transformer en « battant » à l'américaine.

Champion d'Europe poids plume à dix-neuf ans, il ira faire un tour du côté de l'Australie puis des États-Unis, ce qui se révélera être une décision judicieuse, il valait peut-être mieux à l'époque boxer que guetter les Zeppelin dans le ciel de Londres. Lors de son séjour aux USA, Lewis fera connaissance avec celui qui deviendra son adversaire privilégié : Jack Britton. En cinq ans (la durée d'une guerre), ils se rencontreront vingt fois (quatre victoires à trois pour Britton, un nul et douze sans décision) dans douze villes différentes. Britton haïssait Lewis et refusait de lui serrer la main avant le combat, inutile de préciser qu'il refusait de la lui serrer après, à plus forte raison lorsqu'il avait perdu.

La guerre terminée, Lewis retourne en Grande Bretagne où il s'empare du titre national des welters puis de celui des moyens, *idem* pour le titre européen, mais son ambition est de rencontrer Georges Carpentier, champion d'Europe poids lourd et champion du monde mi-lourds. Le combat a lieu le 11 mai 1922 à Londres, les premières minutes, Lewis domine largement le Français jusqu'à ce que l'arbitre arrête le combat pour lui faire une remarque et... pendant que Lewis et l'arbitre argumentent, Carpentier ne perd pas son temps... il étend l'Anglais pour le compte ! *Nice fight* !

Sagement, Lewis retournera faire le ménage des catégories inférieures. Pour l'anecdote : il gagnera 200 000 livres sur le ring et sera le premier boxeur à utiliser un protège-dents (on n'est

jamais trop prudent lorsqu'il peut vous arriver d'affronter des types pesant dix kilos de plus que vous).

* Garde du corps d'Oswald Mosley (sympathisant nazi notoire), Lewis démissionnera lorsqu'il se rendra compte que Mosley est... antisémite !

Lieux communs

« La boxe fait partie des grandes mythologies américaines au même titre que le cinéma ou le jazz »

« À la force des poings »

« Il est frappant de constater »

« Le cœur retourné comme un gant »

« Les boxeurs ont baissé la garde »

« Des scènes de vie et de mort par une plume qui n'a pas raccroché les gants »

« À poings nommés »

« La violence des coups n'est qu'une pâle réplique de celle que la société inflige à ses protagonistes »

« Mais vous pleurez mi-lourd ! »

« Un bon poing »

« Le destin de ces gladiateurs des temps modernes, pauvres, immigrés, hobos, descendants d'esclaves, apparaît comme indissociable du capitalisme qui se construit »

« Un poing, c'est tout ! »

Liles (Frankie)

« Je croyais devenir Superman lorsque j'ai pu me payer ma première Rolex...
ça m'a rien fait.

Je croyais devenir Superman lorsque j'ai pu me payer ma première Mercedes...
ça m'a rien fait non plus.

Quand j'ai été champion du monde, c'était super... mais ça n'a pas duré. »

Frankie Liles

Le 2 novembre 2011, Frankie Liles, ancien champion du monde super-moyens de 1994 à 1999, ouvre [son compte Twitter](#) : « Voilà ce qui arrive quand on raccroche les gants, on tweete. »

Depuis... Liles n'a plus jamais tweeté !

Limón (Rafael)

« **Bazooka** » est surtout célèbre pour ses quatre affrontements féroces avec Bobby Chacón, mais avant d'être battu par Alexis Argüello, Cornelius Boza-Edwards, Hector Camacho, Julio César

Chávez et Sharmba Mitchell, Rafael Limón a été champion du monde super-plume à deux reprises. Des débuts incertains : 3 combats perdus avant la limite lors des 11 premiers, une fragilité confirmée par la suite, 11 défaites avant la limite sur les 23 défaites que compte son palmarès. Son surnom « Bazooka » dit le reste : 38 victoires avant la limite sur 53 succès.

Après avoir perdu son dernier combat contre Bobby Chacón, son ennemi juré, le gaucher de Taxco a un peu trop traîné sur le ring, 12 défaites sur 14 combats disputés.

Militaire de carrière, quelques placements judicieux, marié cinq fois dont six ans avec sa dernière femme... un record ! Cinq enfants, des lunettes, un petit bedon, une alerte cardiaque dont il semble s'être bien remis, « Bazooka » est rangé des voitures, la *vida loca*, il l'a laissée à Bobby Chacón.

Listes

« Rien au monde n'est assez unique pour ne pas pouvoir entrer dans une liste. »

Georges Perec

« Les listes participent d'un vice que j'ai, qui est d'aimer les catégories.
Un vice ou une panique, d'ailleurs, parce que cela rassure de classer. »

Patrick Lefebvre

Le public adore ce genre d'exercice en forme d'inventaire, ça le rassure : « Les 100 romans du Monde » (d'Angot, Christine à Zorn, Fritz) ; « Les 50 Français les plus influents du monde » d'après *Vanity Fair* (victoire au sprint de Christine and the Queens devant JR, Emmanuelle Haïm, chef d'orchestre, lanterne rouge derrière Sabrina Bedrani, maquilleuse) ; « Les 45 mecs qui font bouger le monde et bousculent nos idées » d'après *Grazia* (pêle-mêle : Xavier Veilhan, Mathieu Pigasse, Edouard Louis et La Femme) ; « Les 50 types les plus élégants des 50 dernières années » d'après *GQ* (Marcello Mastroianni, mais aussi Björn Borg, Hubert de Givenchy, mais aussi Kurt Cobain, Brian Ferry, mais aussi André 3000, Sean Connery, mais aussi Bob Dylan, Gianni Agnelli, mais aussi Michael Jordan, Warren Beatty, mais aussi François Truffaut, Jean-Claude Killy, mais aussi George Best, Muhammad Ali, mais aussi Johnny Depp) ; « Les 100 meilleurs livres de sport » selon *Desports* (sur la boîte : *Le combat du siècle*, *Rouge ou mort* et *Le Football, ombre et lumière*). Comme au marché aux puces, le badaud peut se réjouir : « Je l'ai (lu, écouté, vu, acheté) ! » ou se dire qu'il a encore du pain sur la planche, qu'il va falloir qu'il s'abonne à Netflix, qu'il continue de dériver sur Amazon, que le labyrinthe de la marchandise est sans issue... qu'on se fout de sa gueule !

Les 100 plus grands puncheurs* de tous les temps

(source *Ring Magazine*)

1 Joe Louis 2 Sam Langford 3 Jimmy Wilde 4 Archie Moore 5 Sandy Saddler 6 Stanley Ketchel
7 Jack Dempsey 8 Bob Fitzsimmons 9 George Foreman 10 Earnie Shavers 11 Sugar Ray
Robinson 12 Ruben Olivares 13 Wilfredo Gomez 14 Rocky Marciano 15 Sonny Liston 16 Mike
Tyson 17 Bob Foster 18 Thomas Hearns 19 Khaosai Galaxy 20 Alexis Arguello 21 Carlos Zarate
22 Max Baer 23 Rocky Graziano 24 Matthew Saad Muhammad 25 Julian Jackson 26 Danny
Lopez 27 Gerard McClellan 28 Roberto Duran 29 Rodrigo Valdez 30 Felix Trinidad 31 Pipino
Cuevas 32 Jim Jeffries 33 Lennox Lewis 34 Bennie Briscoë 35 Marvin Hagler 36 Edwin Rosario
37 Tommy Ryan 38 John Mugabi 39 Joe Frazier 40 Carlos Monzon 41 Tony Zale 42 Michaël
Spinks 43 Joe Gans 44 Elmer Ray 45 George Godfrey 46 Naseem Hamed 47 Alfonso Zamora
48 David Tua 49 Cleveland Williams 50 Julio Cesar Chavez 51 Tiger Jack Fox 52 Joe Walcott
53 Gerry Cooney 54 Al « Bummy » Davis 55 Max Schmeling 56 Florentino Fernandez 57 Henry

Armstrong 58 Bob Satterfield 59 Al Hostak 60 Jesus Pimentel 61 Eugene Cyclone Hart 62 Lew Jenkins 63 Harry Wills 64 Tom Sharkey 65 Terry McGovern 66 Jersey Joe Walcott 67 Kostya Tszyu 68 Leotis Martin 69 Buddy Baer 70 Donovan Razor Ruddock 71 Jose Luis Ramirez 72 Tommy Gomez 73 Jose Napoles 74 Kid McCoy 75 Antonio Esparragoza 76 Ricardo Moreno 77 Evander Holyfield 78 Ike Williams 79 Luis Firpo 80 Ricardo Lopez 81 Humberto Gonzalez 82 Bobby Chacon 83 Jack McAvoy 84 Eduardo Lausse 85 Eder Jofre 86 Charley Burley 87 Mike McCallum 88 Salvador Sanchez 89 Roy Jones Jr 90 Rodolfo Gonzalez 91 Nigel Benn 92 « Irish » Bob Murphy 93 Paul Berlenbach 94 Battling Torres 95 Chalky Wright 96 George « K.-O. » Chaney 97 Andy Ganigan 98 Fred Fulton 99 Ingemar Johansson 100 Lloyd Hefner.

Nous avons causé métier, évoqué les gros puncheurs et les cogneurs sans jugeote, comparé nos listes respectives des dix meilleurs poids coq et poids légers mexicains.

James Ellroy

Comme toutes les listes de ce genre, le résultat est hautement discutable mais le public adore ce genre d'exercice en forme d'inventaire ; ça le rassure. « Les 100 romans qu'il faut avoir lus », « Les 100 peintures qu'il faut avoir vues », « Les 100 albums de rock and roll qu'il faut avoir écoutés », « Les 100 meilleurs livres de sport »...

En ce qui concerne celle-ci, les poids lourds y sont sur-représentés (Buddy Baer, le frère de Max, n'a pas rencontré grand monde si ce n'est Joe Louis qui, à cette époque, rencontrait une cloche tous les mois, on peut se poser des questions sur la présence de Leotis Martin ou même sur celle de Jim Jeffries qui n'a pas disputé vingt combats durant toute sa carrière), on se demande ce que certains font là : Tommy Ryan, Bob Satterfield, Ike Williams ou Paul Berlenbach par exemple, on peut aussi regretter l'absence de certains, contester le classement, cela peut être l'objet de conversations sans fin, de querelles byzantines et l'occasion pour ceux qui aiment ça d'étaler leur science. Cela peut donner lieu, aussi, à des échanges fleuris et, pour peu que les arguments manquent, à de jolies parties de mandoline.

– Si ma tante en avait ce serait mon oncle !

– Ma tante, elle t'encule, et sans gode !

Mousses et pampres !

Corso fleuri !

Cul sec !

La liste fait la part belle d'un côté à des boxeurs « mythiques » et d'un autre à des boxeurs en activité lorsque la liste a été publiée, qui n'y figureraient plus si l'on répétait l'exercice aujourd'hui (Prince Naseem Hamed, David Tua et même Evander Holyfield...) et seraient remplacés par d'autres tout aussi discutables. Elle n'évite pas le « politiquement correct », tout en faisant l'impasse sur les boxeurs d'Europe continentale, exception faite d'Ingemar Johansson (dont la droite avait été surnommée « Le Marteau de Thor ») distingué, sans doute, pour avoir anesthésié Floyd Patterson qui ne demandait que ça. C'est la preuve s'il en est que la boxe est un sport américain (surtout aux yeux des Américains).

Elle permet en tous les cas de se souvenir de légendes oubliées : Sam Langford (mort aveugle et dans la misère), jamais champion puisque noir à une époque où les boxeurs blancs n'acceptaient pas volontiers de rencontrer leurs collègues de couleur ; Kid McCoy (« The Real McCoy ») qui s'était couché devant Jim Corbett pour empocher les paris, emprisonné pour meurtre et qui se suicidera pour ne pas assister à la Seconde Guerre mondiale.

Pour finir, elle vérifie la « fragilité » des vrais puncheurs : Bob Foster (46 victoires par K.-O. en 56 combats), 6 fois K.-O. pour 8 défaites ; Danny Lopez (39 victoires par K.-O. sur 42), 5 K.-O. pour 6 défaites ; Edwin Rosario (41 victoires par K.-O. sur 47), idem ; Wilfredo Gomez (44 victoires dont 42 par K.-O.) a été battu 3 fois dans sa carrière et toujours par K.O. ; Julian Jackson (49 K.O. pour 55 victoires), 6 défaites, toutes par K.-O., idem pour Battling Torres (46 victoires par K.-O. sur 56 combats), 9 défaites, toutes par K.-O.

En 2002, *Ring Magazine* publiait une autre liste : les 80 meilleurs boxeurs des 80 dernières années. Jointe ci-dessous, elle souffre des mêmes défauts que la précédente. Il est amusant de les comparer.

Un seul boxeur européen y figure : Marcel Cerdan.

Les 80 meilleurs boxeurs des 80 dernières années

1 Sugar Ray Robinson 2 Henry Armstrong 3 Muhammad Ali 4 Joe Louis 5 Roberto Duran
6 Willie Pep 7 Harry Greb 8 Benny Leonard 9 Sugar Ray Leonard 10 Pernell Whitaker 11 Carlos Monzon 12 Rocky Marciano 13 Ezzard Charles 14 Archie Moore 15 Sandy Saddler 16 Jack Dempsey 17 Marvin Hagler 18 Julio Cesar Chavez 19 Eder Jofre 20 Alexis Arguello 21 Barney Ross 22 Evander Holyfield 23 Ike Williams 24 Salvador Sanchez 25 George Foreman 26 Kid Gavilan 27 Larry Holmes 28 Mickey Walker 29 Ruben Olivares 30 Gene Tunney 31 Dick Tiger 32 Fighting Harada 33 Emile Griffith 34 Tony Canzoneri 35 Aaron Pryor 36 Pascual Perez 37 Miguel Canto 38 Manuel Ortiz 39 Charley Burley 40 Carmen Basilio 41 Michaël Spinks 42 Joe Frazier 43 Khaosai Galaxy 44 Roy Jones Jr 45 Tiger Flowers 46 Panama Al Brown 47 Kid Chocolate 48 Joe Brown 49 Tommy Loughran 50 Bernard Hopkins 51 Felix Trinidad 52 Jake LaMotta 53 Lennox Lewis 54 Wilfredo Gomez 55 Bob Foster 56 Jose Napoles 57 Billy Conn 58 Jimmy McLarnin 59 Pancho Villa 60 Carlos Ortiz 61 Bob Montgomery 62 Freddie Miller 63 Benny Lynch 64 Beau Jack 65 Azumah Nelson 66 Eusebio Pedroza 67 Thomas Hearns 68 Wilfred Benitez 69 Antonio Cervantes 70 Ricardo Lopez 71 Sonny Liston 72 Mike Tyson 73 Vicente Salvidar 74 Gene Fullmer 75 Oscar de LaHoya 76 Carlos Zarate 77 Marcel Cerdan 78 Flash Elorde 79 MikeMcCallum 80 Lloyd Hefner

En 1999, le même magazine (pas de raison de se gêner, c'est le genre de marronnier qui fait vendre du papier... *L'Express! Le Point! L'Obs!*) publiait la liste des 20 meilleurs boxeurs du XX^e siècle (on prend les mêmes et on mélange) :

1 Muhammad Ali (III) 2 Joe Louis (IV) 3 Sugar Ray Robinson (I) 4 Henry Armstrong (2) 5 Jack Johnson (NC) 6 Jack Dempsey (16) 7 Benny Leonard (VIII) 8 Harry Greb (NC) 9 Rocky Marciano (XII) 10 Archie Moore (XIV) 11 Roberto Duran (V) 12 Willie Pep (VI) 13 Jimmy Wilde (NC) 14 Pernell Whitaker (X) 15 Ray Leonard (IX) 16 Stanley Ketchel (NC) 17 Julio Cesar Chavez (XVIII) 18 Terry McGovern (NC) 19 Joe Gans (NC) 20 Kid Gavilan (XXVI)

En 2001, « La Bible de la boxe » publiait la liste des douze rounds les plus excitants de l'histoire :

1 premier round Benny Leonard/Richie Mitchell II (14 janvier 1921) 2 premier round Jack Dempsey/Luis Firpo (14 septembre 1923) 3 dernier round Jake LaMotta/Laurent Dauthuille (13 septembre 1950) 4 premier round Floyd Patterson/Ingemar Johansson III (13 mars 1961) 5 premier round Joe Frazier/Jerry Quarry (23 juin 1969) 6 quatrième round George Foreman/Ron Lyle (24 janvier 1976) 7 dernier round Larry Holmes/Ken Norton (9 juin 1978) 8 huitième round Matthew Saad Muhammad/Yaqui Lopez II (13 juillet 1980) 9 troisième round Wilfredo Gomez/Lupe Pintor (3 décembre 1982) 10 premier round Juan « Kid » Meza/Jaime Garza (3 novembre 1984) 11 premier round Marvin Marvelous Hagler/Tommy Hearns (15 avril 1985) 12 dixième round Riddick Bowe/Evander Holyfield I (13 novembre 1992)

Pour compléter cette liste de listes, Andrew Eisele publiera sur le site *About Sports* la liste des 50 boxeurs les plus « excitants » des 50 dernières années, elle a l'avantage sur les deux autres d'être toute entière subjective. Preuve que même la subjectivité (surtout celle des autres) se discute,

je trouve bizarre d'y voir figurer Carlos Monzon à la vingt-quatrième place alors qu'il m'a toujours semblé être un boxeur mortellement ennuyeux.

1 Mike Tyson 2 Manny Pacquiao 3 Muhammad Ali 4 Roberto Duran 5 Arturo Gatti 6 Tommy Hearns 7 Matthew Saad Muhammad 8 Naseem Hamed 9 Erik Morales 10 Diego Corrales 11 Evander Holyfield 12 Julio Cesar Chavez Jr. 13 Sugar Ray Leonard 14 Julian Jackson 15 Marvin Hagler 16 Joe Frazier 17 Bobby Chacon 18 Micky Ward 19 George Foreman 20 Michael Carbajal 21 Tommy Morrison 22 Roy Jones Jr. 23 Kostya Tszyu 24 Carlos Zarate 25 Danny Lopez 26 Israel Vazquez 27 Sonny Liston 28 Aaron Pryor 29 Carlos Monzon 30 Nigel Benn 31 Ruben Olivares 32 Vinny Pazienza 33 Ike Ibeabuchi 34 Salvador Sanchez 35 Ray Mancini 36 Pipino Cuevas 37 Rafael Marquez 38 Alexis Arguello 39 Marco Antonio Barrera 40 Iran Barkley 41 Jeff Fenech 42 Ricky Hatton 43 Livingstone Bramble 44 Ricardo Lopez 45 Rafael Ruelas 46 Earnie Shavers 47 Edwin Valero 48 Greg Haugen 49 Felix Trinidad 50 Johnny Tapia

Comme il fallait bien que quelqu'un se charge de collationner tous ces dossiers, équivalents de ceux qui font régulièrement la couverture des hebdomadaires polychromes (« Les meilleurs placements », « Les meilleures cliniques », « Les meilleurs lycées », etc), Bert Randolph Sugar et Teddy Atlas le feront en publiant *The Ultimate Book of Boxing Lists* (Running Press, 2010) qui tient du manuel d'histoire, de l'annuaire et de l'encyclopédie. Comme ils sont un peu moins mégalomanes que je ne le suis ou bien plus modestes, ils se feront seconder, pour venir à bout de cette compilation, par une pléiade de connaisseurs et d'éminents spécialistes : Muhammad Ali (« Les dix meilleurs champions du monde poids lourd », « Les plus grands championnats du monde poids-lourd »), Don Stradley (« Les combats les plus "sales" »), Ray Sugar Leonard (« Mes dix combats les plus durs »), Tommy Hearns (« Les cinq raisons pour lesquelles j'ai gagné le combat-revanche contre Ray Sugar Leonard »), Earnie Shavers (« Les dix coups les plus violents que j'ai envoyés »), George Chuvalo (« Les coups les plus violents que j'ai encaissés »), Lou Eisen (« Les meilleurs boxeurs canadiens »), Ruben Olivares et Gene Aguilera (« Les meilleurs boxeurs *latinos* »), Gareth Davies (« Les meilleurs boxeurs britanniques »), Steve Farhood (« Les meilleurs frères boxeurs »), George Randazzo (« Les meilleurs boxeurs italo-américains »), Bill Gallo (« Les boxeurs que je préfère dessiner »), Chuck Wepner (« Les autres vedettes de cinéma que j'aurais voulu inspirer »), Angelo Dundee (« Les meilleurs entraîneurs »), Bob Cannabio (« Les puncheurs les plus vaillants »), Mike Silver (« Les meilleurs boxeurs juifs »), Ed Schuyler Jr (« Les meilleures histoires des 50 dernières années »), Iran Barkley (« Mes boxeurs favoris de tous les temps »), Michael Rosenthal (« Les familles de boxeurs les plus formidables »), Mario Rivera Martino (« Les meilleurs boxeurs portoricains »), Bill Farrell (« Les meilleurs vainqueurs des Golden Gloves »), Ernie Terrell* (Mes chanteurs favoris), Harold Lederman (Les décisions les plus controversées), Royce Feour (Les meilleurs combats ayant eu lieu à Las Vegas).

Bert Randolph Sugar et Teddy Atlas se réserveront des entrées aussi différentes que « Les meilleurs surnoms » (vainqueur : « The Greatest », Muhammad Ali), « Les personnalités les plus pittoresques » (vainqueur : Max Baer), « Les plus intelligents » (vainqueur : Benny Leonard), « Les meilleurs gauchers » (vainqueur : Marvin Marvelous Hagler), « Les plus rapides de bras » (vainqueur : Ray Sugar Leonard), « Le meilleur jab » (vainqueur : Tommy Loughran et non pas Larry Holmes ni Sonny Liston dont le gauche avait à peu près la puissance d'un fusil à saccager les éléphants), « Les meilleurs encaisseurs » (vainqueur : George Chuvalo), « Le meilleur jeu de jambes » (vainqueur : Willie Pep), « Celui qui frappe le plus » (vainqueur : Archie Moore et non Earnie Shavers), « Les plus fragiles » (vainqueur : Sylvester Wilder et non Floyd Patterson), « Les meilleurs films de boxe » (vainqueur sans surprise : *Raging Bull*), « Ceux qui frappent le moins » (vainqueur : Maxie Rosenbloom), « Les plus sous-estimés » (vainqueur : Charley Burley, une mention pour Marcel Cerdan qui échoue au pied du podium), « Les meilleurs défenseurs » (vainqueur : Willie Pep), « Les plus grosses surprises » (vainqueur : Buster Douglas), « Les meilleures chansons sur la boxe » (vainqueur : *Gonna Fly Now*), « Les *come-back* les plus réussis

(vainqueur : George Foreman), « Le meilleur crochet du gauche » (vainqueur : Jack Dempsey et non Joe Frazier ou Ray Sugar Robinson), « Les meilleurs techniciens » (vainqueur : Ray Sugar Robinson) et, il fallait bien finir par ça : « Le meilleur des meilleurs » (vainqueur : Ray Sugar Robinson), et quelques autres plus tordues pour faire enrager les fans.

Difficile de ne pas être « à peu près » d'accord (un bémol tout de même pour Sam Langford classé seulement huitième des boxeurs les plus sous-estimés), on peut évidemment, pour faire le malin à moins que l'on ne veuille prolonger la soirée, être plus snob ou byzantin et s'étonner de l'absence de Lloyd Hefner.

* Ernie Terrell est le frère aîné de Jean Terrell, soliste des Supremes, et le cousin de Tami Terrel dont la mort brisera le cœur de Marvin Gaye.

Liston (Sonny)

Liston n'est pas fait pour moi, il est fait pour Shakespeare.

Nick Tosches a essayé, il a fait ce qu'il a pu. Je me souviens quand j'ai lu son article *The Outlaw Champ* (70 000 signes) dans le *Vanity Fair* de février 1998, je me suis dit : le type est bon, il a réussi une formidable biographie de Jerry Lee Lewis, *Hell Fire*, le sujet est excellent, c'est sûr, ça va faire un livre, j'espère qu'il sera bon. Quand *Night Train* est sorti, je me suis dit que Tosches était courageux (comme Wepner face à Liston), quand je l'ai eu fini, je me suis dit qu'il aurait fallu Shakespeare.

C'est pas pour ça que je vais pas y aller, je préviens, c'est tout. Je vais lever les mains, mais je risque d'en prendre une...

J'suis libre depuis que j'suis mort. J'suis un homme depuis que j'suis mort. Un homme. C'est écrit sur ma tombe au Paradise's Memorial Garden à Las Vegas, pas très loin de l'aéroport Mc Carran.

Charles Sonny Liston

1932 - 1970

A Man

Ma tombe est à côté du carré où sont enterrés les enfants. Des avions dans le ciel... Dieu ? On verra ! Les anges ? À côté, enfermés à pourrir dans des boîtes blanches. Le Paradis ? j'crois pas que j'y aie droit, ni même au Purgatoire. Jamais en droit à grand-chose. Les avions laissent une trace par-dessus la pelouse et les arbres... on taille les arbres et les traces se croisent. C'est calme. Avant, j'ai été esclave, fils d'esclave, petit-fils d'esclave... et champion du monde poids lourd du 25 septembre 1962 au 25 février 1964... champion du monde ou pas, j'ai jamais cessé d'être esclave. S'il y a une chose que j'sais depuis toujours, c'est que personne n'est libre. Moi qui suis noir, aussi noir que la suie, moins que les autres. J'ai été un esclave jusqu'à ce que j'meure. J'suis libre depuis. J'sais même pas quand j'suis né... ça aide pas à savoir qui on est. En général les gens ont des papiers pour savoir ce genre de choses, moi j'en ai pas qui remontent à cette époque. Ma mère a toujours dit que j'étais né le 8 mai 1932 parce qu'elle l'avait marqué sur la Bible ou alors en janvier, parce qu'en janvier ça caille. La Bible, elle l'a perdue, on l'a jamais retrouvée. C'était gravé sur un arbre... l'arbre a été abattu ! J'étais le dernier garçon de la portée ou l'avant-dernier. Des tas de types disent que non... que j'suis pas né en 32, que je suis né plus tôt. Ils traitent ma mère de menteuse ! Faut pas se gêner ! Elle est pourtant mieux placée qu'eux pour savoir quand que j'suis né. Pourquoi elle dirait des conneries ? Les journalistes en disent davantage, ils regardent le soleil et ils demandent s'il brille. Peut-être que s'ils pensent que j'suis plus vieux que j'en ai l'air, c'est parce que j'ai jamais été vraiment jeune. C'est facile d'être jeune, c'est facile d'avoir été jeune quand on a été un joli bébé, un gentil garçon... un gentil petit Blanc, les fesses roses, les joues pareil... dans sa jolie petite maison avec l'eau qui coule du robinet quand on l'ouvre, à droite... à gauche ! bleu... froid ! rouge... chaud ! La lumière qui vient à peine on appuie sur le bouton et la négresse pour vous torcher le cul ! Après, on devient journaliste, on a un stylo, un micro, on sait tout... même l'âge des nègres et ce qu'ils pensent, mieux qu'ils le savent eux-mêmes. Qu'est-ce que ça peut bien foutre ? Où je suis né, j'sais pas non plus...

Pine Bluff, Forest City... où est la différence ? Pine Bluff ou Forest City, des villes qui sont pas des villes... qu'est-ce que ça peut bien foutre ? J'ai rien eu à bouffer, des tas de frères et de sœurs dont j'savais pas si c'étaient vraiment mes frères et sœurs... vingt-cinq ! j'me souviens du nom de certains... Clytee, Shorty, Alcora, Curtis, Ezra, mais pas de tous. Ça allait, ça venait ! Pas de chaussures, rien à se mettre sur le dos et partir au travail dans les champs aussitôt qu'on pouvait porter un sac, tenir un manche, et si ça merdait... la ceinture qui cingle pour vous apprendre à filer droit ! Une journée entière ballotté sur un chariot pour aller en ville chercher les semences. Dans les champs, du lever du soleil jusqu'à ce qu'il se couche. Tous les jours. Par tous les temps. Chaud l'été... froid l'hiver ! Pas vraiment le genre de vie qui fait la peau douce ou qui rend bavard. Les enfants comme moi à l'endroit où j'suis né, à l'époque où j'suis né, en Arkansas, pendant la dépression, ont jamais été des enfants. Ça existait pas dans leur monde. J'allais à l'école quand il me tombait un œil... des fois, j'sais pas pourquoi, Tobe donnait le droit, et Helen disait... « Va à l'école ! » et j'y allais... Jamais eu le temps vraiment d'apprendre à lire ou écrire, les autres savaient un peu, je restais au fond sans rien comprendre, j'étais deux fois plus grand qu'eux, deux fois plus lourd, deux fois plus vieux. Me tournaient autour, s'foutaient de ma gueule. Le reste du temps, Plantation Mortledge, commune de Johnson, comté de St Francis, on était assis sur le cul dans la terre sèche ou rien ne pousse quand le vent souffle ou dans la boue quand la pluie tombe, la chemise relevée en toile raide déchirée... la lessivense devant les marches où l'eau grise bout, trois poulets, une mule. L'Arkansas ! Cul nu devant la baraque en planches de cyprès, les cartons coincés pour que la poussière entre pas, la toile goudronnée qui bat quand le vent se lève, la cuisine où il gèle dans l'ombre d'avant l'aube, quand on a les yeux encore collés, le fourneau, la bouillie, le gruau. La nuit, ensemble, endormis les uns sur les autres en tas, les crevasses au talon, la morve au nez, les larmes, la bave et pire. Le train au loin.

« Encaisser le direct du gauche de Sonny,
c'est se faire emboutir par un train. »

Johnny Underwood

All aboard for night train
Miami, Florida
Atlanta, Georgia
Raleigh, North Carolina
Miami, Florida,
Atlanta, Georgia, Raleigh, North Carolina
Washington D.C.
Oh, and Richmond, Virginia too
Baltimore, Maryland
Philadelphia
New York City
Take it home
And don't forget New Orleans
The house of the blues
Oh, yeah, night train
Night train, night train
[Night Train](#), carry me home...

Les spectres, les fantômes. Les croix en flammes sous les paupières dans le noir. La peur. Et un pied devant l'autre et recommencer derrière la herse. Juste comme juste avant. Juste comme juste après. Juste comme depuis toujours. Nos doigts comme des pattes d'araignée parmi les coques de coton. En juin et en juillet, y avait la coupe, de septembre jusqu'en mars, la cueillette. Tobe disait : « Assez grand pour manger, assez grand pour marnier ! » J'aimais nager dans la mare, j'aimais monter la mule, j'aimais choper les poissons-chats dans la vase. J'aimais être seul. Une fois, j'me suis flanqué un coup de hache entre le pouce et l'index, Helen m'a trempé la main dans du pétrole pour que ça saigne plus. J'ai gardé la cicatrice jusqu'à la fin et celles de la ceinture... côté boucle. Comme ça les autres savent ce qui vous est arrivé, et d'où vous venez. La seule chose que mon père m'ait donnée, c'est des coups.

Le reste, c'est pas que j'sais pas, c'est que j'connais pas. Ce que j'connais pas, je sais pas que ça existe... ça m'intéresse pas. Tobe sortait sa ceinture si souvent qu'il était obligé de tenir son pantalon avec sa main gauche quand j'cavalais. Il poussait rien sur sa putain de ferme, le ruisseau se perdait dans le sable. Cinquante acres ! Tobe était pas bien costaud, soixante kilos tout mouillé, pas bien grand non plus... si j'suis comme j'suis, c'est à cause de ma mère. En définitive, j'suis pas beaucoup plus grand qu'elle et moins lourd, elle devait bien faire ses cent vingt kilos !

« J'ai arrêté de pleurer sur le sort de Sonny Liston
et de ses vingt-cinq frères et sœurs. »

Jim Murray

J'suis sûr d'une chose, avec Tobe, un jour ou l'autre, ça se serait mal fini et j'voulais pas me briser le dos, me casser le cul entre la mule, les ballots de coton et les poissons-chats avant de le tuer de mes propres mains. Helen est partie chercher du boulot à Saint Louis, elle a trouvé à s'embaucher dans une usine de chaussures. Elle a loué une piaule au 1017 O'Fallon Street et moi, j'l'ai rejoint aussitôt que j'ai pu. À l'époque... c'était en 46, j'crois que la ville c'était comme chez nous, on se pointait, on demandait où habitait Helen Baskin et tout le monde savait qu'elle habitait la rue juste à côté ou bien celle au bord du Mississipi, mais quand j'me suis pointé, personne savait où elle habitait, personne savait même qu'elle était là. J'ai marché toute la journée et une partie de la nuit jusqu'à ce que les flics me ramassent. C'était la première fois, ça n'allait plus arrêter. J'leur ai raconté mon histoire, ils se sont arrêtés dans un bar de nuit et y avait un des types au comptoir qui savait où que ma mère habitait. C'est mon frère Curtice qui m'a ouvert la porte. Ma mère m'a demandé pourquoi j'étais venu et j'lui ai dit que j'en avais marre de la campagne et des champs de coton. Après, hein ! c'est l'histoire ordinaire... qu'est-ce qui peut bien arriver au jeune nègre qui sait pas lire, pas écrire, rien faire et dont la mère travaille toute la journée ?

« Sonny Liston était le sale nègre dans toute sa splendeur
[...] le plouc sous-développé, la brute vulgaire,
le voyou violent, l'homme des cavernes, la bête humaine. »

LeRoi Jones

Pas beaucoup de coton à ramasser O'Fallon Street... emballer des poulets morts ? travailler aux abattoirs ? ramasser les ordures ? quinze dollars la semaine ! J'ai vendu de la glace, j'ai vendu du charbon, j'ai vendu du bois... Et puis quoi encore ? Ça va bien un moment, hein ! J'étais pas parti de là-bas pour manger un jour, pas manger l'autre... manger, c'est une habitude dont il est difficile de se débarrasser ! Des conneries, en revanche, y en avait un bon paquet qui attendaient à chaque coin de rue et des tas de types avec qui les faire. J'ai connu un type sympa, Willie Jordan qui habitait la 10^e Nord, on traînait avec un autre type... James. James comment ? James ! On récupérait les choses qui allaient se perdre... on cherchait les types qu'on pourrait dépouiller. C'était pas compliqué, on repérait le type, on le coinçait, on lui prenait son fric et on recommençait. Les types, c'était pas des rupins, c'était des cloches... ils avaient pas grand-chose sur eux... quelques dollars, 8 ou 9, des fois moins, des fois, rien. Willie Jordan connaissait un type, Sterling Belt avec une bagnole, une Mercury 48 et un flingue, un Hopkins & Allen calibre .32. Un soir, on est partis ensemble braquer une station-service et un bar... la station-service à l'angle de Broadway, trente dollars et des poussières, l'Unique Café au 1502 Market Street, un peu plus de quarante dollars. On a mis moins de vingt minutes. C'était un 13 janvier, on s'est partagé l'argent et on a été le boire dans un rade, 901 O'Fallon Street, pas très loin de là où j'habitais avec ma mère. À la sortie, j'me suis fait serrer par un flic qui avait repéré ma chemise jaune... il me restait sept dollars et soixante-dix cents. Le reste, j'l'avais bu. Ils ont serré Belt et James un peu plus tard. J'ai plaidé coupable... je pouvais pas vraiment faire autrement. J'ai pris cinq ans au pénitencier d'état du Missouri à Jefferson City. J'ai été incarcéré le 1^{er} juin 1950. La prison, franchement, j'm'en foutais. J'étais peinarde, personne m'emmerdait. Avec la gueule que j'ai, la force que j'ai, le regard que j'ai et les poings que j'ai, personne m'emmerde... par certains côtés ça rend la vie plus facile... par certains autres, ça la complique. J'avais une cellule propre, des vêtements repassés, une paire de chaussures en bon état, trois repas par jour. J'avais connu pire.

« Sonny ne sait ni lire ni écrire, ce n'est pas de sa faute,

mais il a un casier long comme le bras, et de ça il peut être considéré comme responsable. »

Jim Murray

C'est en prison qu'il ai commencé la boxe. J'aurais pas été doué, ça m'aurait pas intéressé... j'veux dire, s'il avait fallu que j'travaille, ça m'aurait pas intéressé, mais là, ça roulait ! C'était dans mes cordes. J'frappais sur le type en face, même pas de toutes mes forces, et le type en face tombait à plat dos. C'était pas sorcier. J'tendais le bras gauche et le type tombait sur son cul. Ça m'a plu. C'était comme savoir chanter ou jouer de la guitare sans avoir jamais appris. Le seul problème, c'était d'trouver des gants à ma taille, le Père Schalltmann a fini par me faire envoyer des Sammy Frager sur mesure de Chicago. Fin février 51, Monroe Harrison et Tony Anderson m'ont amené Thurman Wilson, un poids lourd de Saint Louis... soi-disant le meilleur boxeur qu'ils avaient pu trouver. J'ai aplati comme une crêpe. Les mecs autour braillaient comme des veaux. J'ai été libéré sur parole pour ça, parce que j'étais plus balèze que les autres, qu'il n'y en avait plus un seul à écrabouiller dans les parages... Si j'avais été le plus malin, j'serais resté en cabane, c'est dire comment les choses marchent. Le 30 octobre 52, Frank Mitchell m'a trouvé une piaule à la YMCA de Pine Street et du boulot au 4300 Goodfellow Boulevard, la plupart du temps, j'déchargeais des briques sur les chantiers du Busch Stadium ou de la centrale électrique de South County. J'avais la carte du syndicat des ouvriers du bâtiment. Le reste du temps, j'm'entraînais au Tony's Gym, 4525 Olive Street. J'ai pas fait long feu chez les amateurs, j'les ai tous écrabouillés, j'suis passé pro presque aussitôt. J'ai rencontré Geraldine à un arrêt de bus... il pleuvait comme vache qui pisse, j'me suis arrêté, j'lui ai dit de pas rester là sous la flotte et j'lai fait monter dans ma bagnole... on s'est mariés dans l'année. Quand j'travaillais pas, quand j'm'entraînais pas et quand j'boxais pas, j'me faisais arrêter par les flics... une fois... dix fois... vingt fois ! Excès de vitesse... complicité de vol... refus d'obtempérer... conduite en état d'ivresse... rien que des conneries ! On aurait dit que j'étais le seul putain de nègre de tout Saint Louis ! Ils avaient ma photo collée sur le pare-soleil de leur bagnole au cas qui m'auraient pas reconnu... Si personne venait gueuler pour me faire sortir, j'restais en taule. Et puis, ils me relâchaient et le lendemain, rebelote ! Le seul truc qu'ils ont pu me foutre sur le dos, c'est quand j'ai flanqué un flic la tête la première dans une poubelle et que j'lui ai piqué son flingue... j'ai pris neuf mois. Le capitaine Doherty, le patron des flics du coin, m'a convoqué, il m'a dit que, si j'tenais à la vie, fallait que j'quitte Saint Louis... si j'quittais pas Saint Louis, un jour ou l'autre, les flics allaient retrouver mon corps dans une impasse... ils le retrouveraient tellement vite que même lui, il se demanderait comment ils avaient fait pour retrouver mon cadavre si vite.

« Liston est le seul boxeur, je dis bien le seul, à m'avoir fait reculer sur un coup. »

George Foreman

Je suis retourné une fois à Saint Louis pour aplatis Bert Whitehurst et j'me suis cassé à Philadelphie. Début 60, j'ai acheté un appart', 5785 Dunlap Street. L'appartement était vide, sauf une photo accrochée dans le salon, en guise de bienvenue... celle de Strom Thurmond, le sénateur ségrégationniste de Caroline du Sud... sympa ! Ceux qui s'occupaient de ma carrière m'aimaient bien, des fois, ils me disaient d'y aller mollo... contre Marty Marshall, j'y ai été tellement mollo qu'il m'a fracturé la mâchoire au quatrième... j'étais en train de rigoler et ce tocard m'a cassé la mâchoire ! Ils m'avaient dit que c'était un clown et d'y aller mollo, résultat ? fracture de la mâchoire ! Le combat revanche, j'ai pas rigolé, mais lui non plus ! Ils m'ont toujours bien traité, j'avais de l'argent à la banque, une Cadillac, une femme sympa... aucun problème, sauf les flics qui me ramassaient toutes les semaines pour un oui pour un non et de temps en temps les juges qui me convoquaient pour savoir si j'connaissais un tel ou un tel... Barney Baker, John Vitale, Blinky Palermo, Chris Dundee, Frank Mitchell, Pep Barone, Frankie Carbo, Bernie Glickman, Eddie Yavitz, Tony Accardo ? Bien sûr que j'les connaissais, je travaillais avec ! Le moyen de faire autrement ? J'faisais de la boxe et ils dirigeaient la boxe, c'était mes patrons. Si ça avait été d'autres, j'aurais travaillé avec d'autres, s'ils avaient été curés, j'aurais travaillé avec les curés. Quand j'ai eu nettoyé les poids lourds, qu'il restait plus personne que le gentil Patterson, ils m'ont donné ma chance ? Non. Fallait pas que le champion du monde soit un méchant, fallait que ce soit un bon garçon, même si c'était une chèvre ! C'est honnête, hein ? Le type qu'a une sale gueule, le sale nègre, il a pas droit à la ceinture... attention, c'est pas de la discrimination... rien

de ce genre, juste que le sale nègre, il a pas droit à toucher le pacson ! Les Blancs, quand j'monte sur le ring, j'sais bien qu'il faut que j'les tue, que sinon l'arbitre va les voir gagner haut la main, même s'ils peuvent plus mettre un pied devant l'autre, mais les nègres ? Faut que j'en fasse quoi ? Et les nègres qui veulent pas se retrouver sur le même ring que moi ? J'en fais quoi ? J'dégrade l'image de la boxe en étant meilleur que les autres ! J'suis le Mal incarné, j'suis pas moralement acceptable... le gangster, Stagger Lee, Billy le Kid, Al Capone !

« Ces clichés de la brute simple d'esprit, du délinquant à demi repent, du probable récidiviste dont le seul but était de faire souffrir ses adversaires, ou pire encore, ont accompagné Liston tout au long de sa carrière. »

Felix Dennis & Don Atyeo

Ce que j'sais c'est que ce clochard de Patterson voulait pas me rencontrer, que d'Amato le tenait bien à l'abri, que tout le monde le tenait bien à l'abri au cas où le méchant Liston aurait voulu lui faire du mal. Tout le monde aimait Patterson, les Blancs, les Noirs, ils étaient tous d'accord pour l'aimer... le gentil nègre ! Ça faisait bien leur affaire, les Blancs continuaient à tenir la bride aux gentils nègres et les pros de l'intégration à tirer les marrons du feu pour s'en mettre plein les poches ! « Floyd Patterson représente mieux les Noirs que Sonny Liston », c'est Percy Sutton, le type de la NAACP, qui a sorti cette connerie raciste. Putain, de quelle couleur que j'suis ? J'avais envie de lui demander... de quelle putain de couleur que j'suis ? S'ils avaient tous été sûrs que Patterson me battrait, ils auraient tous été d'accord pour que le combat ait lieu. Bobby Kennedy a expliqué à Patterson qu'il était un exemple pour la jeunesse... son frère voulait que Patterson garde le titre pour que ses affaires avancent. Les deux chevaliers blancs avec leur paternel qui vendait de la gnole ! C'était de la politique, rien de plus ! Y avait pas une seule commission à la con pour enquêter là-dessus avec un putain de sénateur à la con pour leur demander : pourquoi Liston y peut pas rencontrer le champion du monde ? Parce qu'il est sûr de le battre ou quoi ? J'ai proposé de rencontrer Patterson et Johansson le même soir ! Macache ! C'était pas truqué, peut-être, leur boxon ? Putain, la Mafia aurait pas osé truquer un combat comme ça... Les gens croient que ce qu'ils voient c'est la réalité... faut être con ! Dans ce genre d'affaire, le type qui gagne, il sait même pas qui va gagner parce qu'on a demandé au type en face de perdre. On le prévient surtout pas. Il est fier comme tout, il a battu le type que personne le croyait capable de battre. Il raconte des conneries à tout le monde et tout le monde l'écoute bouche bée... La vérité, c'est que des tas de types ont touché de l'argent dans leur dos parce qu'ils ont parié que le type donné perdant allait gagner... Ce sera une surprise, sur place, où l'on y voit mieux si on est pas trop mal placé, ce sera peut-être un scandale, va y avoir quelques chaises cassées, mais le type qui devait perdre, eh ben, il a gagné ! C'est toujours plus compliqué que ce qu'on voit et puis c'est simple aussi... des fois, on a rien besoin de truquer à l'avance puisque c'est déjà truqué, y a un type qui est plus fort que l'autre... beaucoup plus fort que l'autre, en réalité, c'est même pas la peine qui montent sur le ring... pourraient rester peinards dans les vestiaires si y avait pas tous ces connards qu'ont payé leur place. Des fois, c'est comme ça que ça se passe. Des fois, c'est réglo. On peut pas savoir, sauf si l'on s'y connaît un peu. Sauf si l'on connaît les gens de derrière, les gens dans l'ombre... les gris. Patterson disait que c'était la Mafia qui empêchait le combat, mais la seule Mafia qui lui foutait la trouille, c'était moi ! Quand ils ont fini par signer, on m'a demandé si j'étais content, j'ai dit « Non », j'vois pas pourquoi que j'aurais été content, y m'avaient baisé sur le fric. J'leur ai dit que dans les westerns, les méchants étaient censés perdre, mais que moi, j'brouillais les cartes, j'changeais la donne, j'gagnais. Patterson a pas arrêté de répéter que j'étais un bon mec et moi que j'allais lui passer par-dessus en bagnole ! Comme ça, ils étaient servis, ils savaient qui était qui. Ça leur faisait du papier à noircir, de quoi baver. Le combat a duré un peu plus de deux minutes. Et ils ont bloqué ma bourse le temps que le fisc vérifie j'sais pas quoi. La Mafia, ils payaient cash et eux, ils payaient pas, c'était ça la différence.

« Depuis qu'il est champion du monde, Liston est devenu insupportable. Il se venge de tout ce qu'il a subi auparavant. »

Robert H. Boyle

Le 22 juillet, j'ai étendu Patterson en deux minutes et trente-trois secondes, le temps qu'il essuie le tapis avec son short. La plupart des gens, tout c'qui ont retenu de la soirée, c'est ce clown de Clay qu'est venu faire le mariolle avec

sa veste à carreaux en braillant que même son frère aurait battu Patterson ce soir ! Le 29 octobre, ils ont signé un contrat de 50 000 dollars avec les types de Louisville pour organiser le match revanche avec Clay. Le 4 novembre, à Denver, ils ont signé le combat avec le frère de l'entraîneur du clown, Chris Dundee, le copain de Frankie Carbo. Deux semaines avant que le Président se fasse flinguer. Mes deux combats contre l'abruti étaient signés... le premier, il s'appelait Clay, l'autre, il s'appelait Ali, pour moi, ça changeait rien. Les résultats ? Jack Nilon expliquait tout ça mieux que tout le monde et avant tout le monde... dès fin octobre quand on lui a demandé pourquoi signer le combat revanche avant de signer l'autre, il a répondu : « Clay représente un fabuleux potentiel dans le monde du spectacle ! » J'suis d'accord avec lui. À cent pour cent.

25 février 1964
Convention Hall
Miami Beach (Floride)
Cassius Clay
Vainqueur, K.-O. tech, 7^e round

J'ai dit « C'est bon » à Pollino et à Reddish... j'en avais assez pris... un jour ou l'autre, fallait bien que j'en perde un. J'avais fait ce qu'ils m'avaient demandé de faire...

25 mai 1965
St Dominic's Arena
Lewinston, Maine
Muhammad Ali
Vainqueur, K.-O. 1^{er} round

« Ici à la St Dominic's Arena qui résonne
aux cris de "bidon !" et de "chiqué !",
une droite fantôme de la violence d'une tarte à la crème
a mis Sonny Liston K.-O. à la première minute de la première reprise. »
Gene Ward

J'avais jamais eu autant d'amis dans ma poche... 480 675 dollars. J'ai acheté une maison à Las Vegas sur Ottawa Drive, une Cadillac noir et vert et une autre rose pour Geraldine.

« Il est mort. Il était né comme ça. »
Davey Pearl

Le 5 janvier 1971, Geraldine est revenue d'un voyage chez sa mère. Dans leur chambre, elle a trouvé le corps étendu de son mari. La police a estimé que la mort de Charles L. « Sonny » Liston remontait à six jours. Sur place, les enquêteurs ont trouvé un quart d'once d'héroïne dans un sachet de cellophane et des traces de marijuana dans la poche de la victime. Il y avait un verre de vodka sur la table de nuit, un revolver calibre .38 dans son étui, un crucifix en bois, un serpent à sonnettes empaillé et quelques pièces de monnaie sur la commode. La télévision était allumée. L'autopsie n'a pas pu révéler les causes exactes du décès. Probablement une anoxie du myocarde due à une insuffisance coronarienne. Des traces de morphine et de codéine ont été trouvées à l'intérieur des tissus corporels, mais pas en quantité suffisante pour causer la mort. Mort d'une overdose, Sonny avait une peur bleue des seringues. La théorie qui prévaut, c'est qu'il a été tué, certainement par un détective privé commandité par Ash Resnik. La plupart des raisons de cette exécution ont un rapport avec la boxe : soit Liston n'avait pas été payé pour avoir plongé face à Muhammad Ali et menaçait de dire la vérité, soit il avait refusé de plonger contre Chuck Wepner.

« Beaucoup de gens appelèrent les choses par leur nom :

un meurtre. Tout simplement. »
Nick Tosches

Lite Beer

« Tout ce que vous demandez à une bière... en plus léger », Joe Frazier

Publicité

Livide

Souvent, dans l'imaginaire plus que dans la réalité, les puncheurs (lorsqu'ils ne sont pas noirs, évidemment) ont la peau très pâle, comme les fantômes ou comme la Mort.

Locche (Nicolino)

Pernell Whitaker était grand, mince, élégant et personne ne pouvait le toucher, Nicolino Locche n'était pas très grand (1 mètre 68), les genoux cagneux, chauve et poilu à la fois, mais personne ne pouvait le toucher, on l'avait d'ailleurs appelé « El Intocable ». L'Argentin a été un boxeur défensif aussi brillant que Pernell Whitaker, mais il est moins connu. Locche n'est pas non plus une « curiosité » comme Emanuel Augustus puisqu'il peut se vanter d'un palmarès plus qu'honorable : 136 combats, 117 victoires et même d'un titre de champion du monde WBA en super-léger. Le 2 décembre 1968 à Tokyo, le tenant du titre Takeshi Fuji refusera de reprendre le combat à l'appel de la 10^e reprise, épuisé de poursuivre l'Argentin aux quatre coins du ring, écoeuré surtout de ne pas pouvoir le toucher. À un journaliste lui demandant ses impressions sur le combat, l'Intouchable répondra : « Quel combat ? »

Avant de le perdre face à Alfonso Frazer, Locche défendra victorieusement son titre cinq fois dont une face à Antonio Cervantes, l'Argentin a donc dominé les super-légers pendant plus de trois ans, sans être rentré dans l'histoire, sans que grand monde se souvienne de lui et de combien il était génial.

Né le 2 septembre 1939 à Tunuyan, une petite ville située à 800 mètres d'altitude sur les contreforts de la Cordillère des Andes, il grimpe pour la première fois sur le ring à neuf ans pour en redescendre vingt-huit ans plus tard. Palmarès amateur : 122 combats, 117 victoires, en professionnel, il a été l'idole de son peuple plus encore que Carlos Monzon. Chaque fois qu'il était à l'affiche, le Luna Park de Buenos Aires (20 000 spectateurs) était plein comme un œuf pour applaudir le *maestro*, gueuler *Olé!* à chacune de ses esquives, éclater de rire à chacune de ses fantaisies (fumer entre les rounds, parler aux premiers rangs accoudé aux cordes, tourner le dos à son adversaire, se moucher d'une main et frapper de l'autre) et son manager Tito Lectoure se frottait les mains en comptant la recette. Locche c'est la *vista* à l'état pur, un jeu de jambes ordinaire, plutôt statique même, mais son coup d'œil exceptionnel lui permettait de lire les attaques de son adversaire à la perfection et de toutes les anticiper. Retraits au millimètre, la plus belle esquive rotative de tous les temps, en face de lui, les meilleurs avaient l'air d'être des débutants. Hormis le fait qu'il n'a pas souvent quitté l'Argentine : quatre fois, dont une au Japon pour gagner le titre et une autre pour échouer à le reprendre contre Kid Pambele en Colombie (avant la limite !), Locche souffrait d'un défaut rédhibitoire : il ne frappait pas, *vraiment* pas : 14 victoires avant la limite sur ses 117 victoires ! Autant dire que les Américains n'étaient pas prêts de lui faire un pont d'or pour le voir agacer ses frappeurs et chatouiller le nez de ses encaisseurs, le public l'aurait hué du début à la fin.

Nicolino Locche est mort d'une crise cardiaque à Las Heras en 2005.

Loï (Diulio)

S'il ne frappait pas vraiment (25 victoires avant la limite sur ses 116 victoires), Diulio Loï n'en était pas moins un très bon boxeur qui, non content d'avoir régné en Europe des légers aux welters, a été champion du monde super-léger à deux reprises. Il a concédé trois défaites seulement, qu'il a effacées en prenant sa revanche. Il est un des seuls Italiens à avoir été admis au *Boxing Hall of Fame*.

Alzheimer.

Sur sa tombe est inscrit : « Le ring a été sa vie ».

Loisir

Pour peu que l'on ne se fasse pas mal, la boxe est un excellent sport : cardio, souplesse, coordination, réflexes, musculation, la boxe (comme la danse) est bonne pour tout... à condition que l'on ne se fasse pas mal, c'est-à-dire que l'on perde de vue son but ! Les propriétaires de salles de sport ont bien vu les bénéfices qu'ils pouvaient tirer d'un effet de mode et proposé en lieu et place de la zumba des cours de « boxe-loisir » que l'on peut suivre dans les tenues le plus sexy possible et sans laisser ses bijoux au vestiaire.

Temple Noble Art

Un ring posé au milieu d'un loft au décor brut en pierres et boiseries, ce club du quartier Palais-Royal joue l'intimité et l'exclusivité. Ici, un tiers de la clientèle est féminine et pratique souvent le Lady Boxing (boxe anglaise) en petits groupes de huit personnes maximum, avant de se détendre au sauna en sous-sol. Face au succès, un second club a ouvert porte Maillot (17°).

11, rue Molière (1^{er}).

145 € par mois/engagement annuel ; cours individuel : 75 €.

L'Atelier Côté Ring

Ouverte en 2007 par l'ancien champion Pascal Lafleur, cette salle se distingue par son offre de cours individuels uniquement. En duo avec son coach, on vient faire du kick boxing, pieds nus, tibias protégés, et de la boxe thaïe qui autorise les coups de coudes et de jambes. « Depuis environ quatre ans, notre clientèle se féminise. Près de 40 % de nos membres sont des femmes », souligne-t-on chez Côté Ring.

10, rue Saint-Claude (3^e).

La séance d'une heure, 90 € ; 10 séances : 850 €

Battling Club

À deux pas du canal Saint-Martin, cette belle salle est l'une des pionnières de la boxe féminine. Les débutantes apprennent les rudiments en cours individuels et/ou collectifs. On y pratique le « pushing bag » sur les notions de frappe, ainsi que l'apprentissage des déplacements et des enchaînements. Il s'agit de cours sans confrontation.

13, rue de la Grange-aux-Belles (10^e).

La séance d'essai, 15 €. Coaching individuel : la séance d'une heure, 70 € ; 5 séances, 300 €

Ne se faire, tout de même, aucune illusion sur les progrès *moraux* qu'apporte cette activité récréative, ni sur son efficacité autre que cosmétique.

Lomachenko (Vasyl)

Un jour, c'était certain, viendrait de l'Est un Boris Spassky qui se métamorphoserait en Bobby Fisher à l'Ouest.

Long (Donnie)

Dès dix-huit ans, côté désastre, le « Maître du désastre » est bien parti. En 1975, il s'embrouille dans une salle de jeux avec un vague copain, sort son flingue ; d'après ses dires il aurait voulu tirer en l'air, d'après les premières constatations : le type est mort. Donnie Long part en pension complète Villa Chagrin pour une durée indéterminée. En 1981, mystère et boule de gomme, son procès est jugé « inconstitutionnel », on le libère. Ne se sentant plus de joie, se souvenant avoir boxé en amateur avec quelque succès (un combat, une défaite) Long passe professionnel, et avec quelque réussite, il gagne ses douze premiers combats avant de perdre le treizième contre James Broad, sparring-partner de Mike Tyson de profession. En 1984, la Cour d'appel inverse la décision le concernant et il retourne en prison, l'année suivante, il est de nouveau libéré. Pour fêter ça, 85 000 dollars à la clé, « le Maître du désastre » fait un petit tour de valse avec le « Boss de Broad », résultat ? désastreux ! Tyson l'envoie trois fois à terre en 88 secondes. Long s'en fout, ce qu'il gagne sur le ring, c'est de l'argent de poche, la boxe n'est pas son vrai métier, son vrai métier, c'est dealer.

Long continuera cahin-caha de mener ses deux activités de front, mais il est bien obligé de raccrocher les gants d'autant plus que la police est à ses trousses, il se planque en Alabama, mais en 2000, il choisit d'entamer le siècle sous des auspices plus édifiants : il se rend, il épouse la sœur de Jeffrie Boyd, celui qu'il a révolvrisé en début de parcours avant, pour finir, de se reconvertir une fois pour toutes (?) en pasteur de l'Église baptiste d'Akron (Ohio).

Long Count (The)

Il est des évènements qui font polémique, des énigmes jamais résolues, des résultats à propos desquels personne n'est d'accord... l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, les attentats du 11 septembre, qui a brisé le vase de Soissons ? et puis, pour ce qui est de la boxe, il y a, encore pire que le résultat d'Hagler/Leonard ou les doutes que l'on peut avoir sur Liston/Clay, le « Long Count » ! Suivant que l'on penche pour un côté (Hagler/Liston) ou bien pour l'autre (Leonard/Clay), on est catalogué une fois pour toutes... « Tu crois qu'il est sympa, mais... en définitive, c'est juste un sacré connard ! »

Cela tient à trois secondes pour un combat qui a eu lieu il n'y a pas loin d'un siècle, cela peut sembler ridicule, mais cela ne l'est pas, les choses importantes, quelquefois, se jugent sur un geste de trop, une réflexion qui n'aurait pas dû, un regard de travers, un sourire en coin, un soupir excédé.

Le 22 septembre 1927 au Soldier Field de Chicago, Gene Tunney et Jack Dempsey se rencontrent pour la deuxième fois. Tunney a nettement dominé le premier combat, à l'issue de celui-ci, le public s'entiche de Dempsey le « méchant » et rejette Tunney le « snob », alors à Chicago tout le monde espère que l'ancien champion va prendre sa revanche sur le nouveau. Les espoirs des 104 943 spectateurs ayant dépensé, pour la première fois, plus de deux millions de dollars aux caisses vont être déçus. Pendant vingt minutes, le deuxième combat est l'exacte copie du premier, Dempsey cherche en vain le coup dur et Tunney le contre, marque des points et s'éloigne de plus

en plus sur le compte des juges. Six rounds durant, le scientifique domine le bagarreur jusqu'à ce qu'au septième l'ex-méchante devenu néo-gentil coince dans les cordes le champion toujours aussi snob et lui assène une série capable d'anesthésier au choix : un buffle, un zébu ou un tank, prudemment Tunney choisit de ne pas choisir et préfère mettre un genou à terre pour la première fois de sa carrière.

Et c'est là que débute le débat.

Le combat se déroule selon de nouvelles règles, celles que le camp Dempsey a exigées, le boxeur à terre a dix secondes pour se relever après que son adversaire s'est rendu dans un coin neutre. L'arbitre a rappelé ces règles en début du combat et les deux protagonistes ont hoché la tête en guise d'approbation.

Sonné, Tunney s'accroche du bras gauche à la corde du haut, Dempsey le regarde, visiblement prêt à se ruer sur lui à peine se sera-t-il relevé... comme il l'a fait des dizaines de fois, Dave Barry, l'arbitre, lui ordonne de se rendre dans un coin neutre, il ne comptera qu'une fois qu'il s'y sera rendu. Tunney aurait donc, grâce à cela, grappillé les quelques secondes supplémentaires lui ayant permis de récupérer. S'il est vrai qu'au huitième round l'arbitre a commencé à compter Dempsey alors même que Tunney ne s'était pas encore rendu dans un coin neutre, il est difficile de ne pas croire le champion en titre lorsqu'il affirme qu'il aurait pu se relever n'importe quand, mais qu'il avait profité au maximum du temps que le règlement lui accordait.

En définitive, Tunney est resté treize secondes à terre, mais, dans une certaine mesure, alors qu'il a gagné (largement) le combat, il a perdu le « Long Count* ». Pour les fans du « Manassa Mauler », il n'y a que cela qui compte.

* James Coleman a tiré une vidéo de ce combat, [Box abhareturnabout](#) ne manque pas d'accumuler les tics du genre.

LONSDALE

La firme londonienne créée en 1960 était, à l'origine, spécialisée dans les vêtements et les accessoires de boxe, elle s'est ensuite diversifiée en diffusant une gamme de vêtements sportswear puis streetwear. Quelques sous-cultures britanniques toutes marquées droite extrême (skinheads, *gabbers*) l'arboreront comme un signe de reconnaissance. Malencontreusement, les lettres centrales de la marque, NSDA, sont les initiales de National Socialistische Deutsche Arbeitpartei.

Principal concurrent d'EVERLAST.

Lopez (Alvaro « [Yaqui](#) »)

Son nom est définitivement attaché à celui de Stockton et pourtant Alvaro Lopez est né de l'autre côté de la frontière, à Zacatecas, où il a vécu sous les arènes de la ville, jusqu'à douze ans, et où il ne trouve rien de mieux que de toréer en cachette et de se faire encorner. Pour éloigner leur fils unique de sa périlleuse vocation, de manger des cailloux et de chier du sable, ses parents s'établissent à Linden, un patelin (1784 habitants) du Comté de San Joaquin à dix miles de Stockton (315 592 habitants). Alvaro parle mal anglais, ses petits copains se foutent de sa gueule, il arrête l'école et va ramasser les oignons dans les champs comme Ernie Munger et Billy Tully dans *Fat City*. Et comme les héros de *Fat City*, pour une histoire vaseuse d'Impala rouge emboutie, Alvaro se retrouve dans une salle de boxe avec Jack Cruz, son futur beau-père en guise d'entraîneur... ça aurait pu se terminer par un mariage et *basta* ! sauf que Lopez est doué, que pour un Mexicain il est drôlement grand (plus de 1 mètre 90) avec une belle envergure dont, préférant le combat de près, il ne se servira pas autant qu'il aurait dû le faire et, malheureusement, une peau qui coupe facilement.

Alvaro Lopez grimpe doucement dans la hiérarchie jusqu'à remporter le titre de champion de Californie à vingt et un ans. Il battra Mike Quarry, Mike Rossman et Tony Mundine, sera battu par Michael Spinks* et il échouera plus souvent qu'à son tour pour le titre suprême, la première fois contre John Conteh, la dernière contre Carlos de Leon, battu dans l'intervalle deux fois par Matthew Saad Muhammad (combat de l'année 1980 pour *Ring Magazine*) et Victor Galindez.

En 1971, alors qu'il était encore amateur, il s'était retrouvé sur le plateau de *Fat City* avec une belle bande : Art Aragon, Curtis Cokes, Ruben Navarro, Sixto Rodriguez, Billy Walker et son beau-père, Jack Cruz. C'est lui qui « pète le nez » de Jeff Bridges lors de son premier combat. Ça lui rapportera 150 dollars.

En 2011, « Yaqui » Lopez ouvrira le Fat City Boxing Club (835 East Miner Avenue) où il essaie de faire son possible pour sauver ce qu'il est encore possible de sauver à Stockton.

* Ce qui donnera lieu à ce savoureux échange d'après match.

Michael Spinks : « J'ai jamais rencontré quelqu'un qui frappe autant que Lopez »,

Yaqui Lopez : « Alors, pourquoi c'est moi qui ai perdu avant la limite ? »

Lopez (Danny « Little Red »)

Né à Fort Duchesne (Utah) dans une réserve, mère ute, père juaneño, Indien pur-sang... avec un peu d'Irlandais dedans pour les cheveux roux et la peau criblée de taches de rousseur.

Comme Ernie, son frère aîné, il a perdu ses trois derniers combats avant la limite, en revanche il a été champion du monde poids plume un peu plus de trois ans. Il est surtout connu comme étant l'un des plus formidables puncheurs à être monté sur un ring, 39 victoires par K.-O. sur les 42 que compte son palmarès.

Parkinson.

Lopez (Ernie « Indian Red »)

Né à Fort Duchesne (Utah) dans une réserve, mère ute, père juaneño, Indien pur-sang... avec un peu d'Irlandais dedans pour les cheveux roux et la peau criblée de taches de rousseur.

Il apprend à boxer en regardant son père boxer sa mère. Son père ne devait pas être mauvais puisque Ernie deviendra rapidement l'une des sensations de la côte Ouest, faisant régulièrement le plein de l'Olympic Auditorium de Los Angeles. Ernie aurait certainement pu être champion du monde s'il avait boxé à une autre époque, manque de pot, il tombe sur celle où José Napoles règne sur les poids welters. Il rencontrera « Mantequilla » deux fois, il perdra deux fois, deux fois avant la limite, la deuxième fois par K.-O. à la septième reprise alors qu'il avait dominé les six premières. Il restera inconscient plusieurs minutes, Napoles le prendra dans ses bras, le suppliant de se réveiller. Ernie se réveillera, mais il est brisé, il perd les trois combats suivants, tous avant la limite, arrête la boxe, divorce, donne tout ce qu'il a et prend la route.

De 1992 à 2004, personne n'a aucune nouvelle de lui, il dérive de la sacristie d'une église du Missouri aux pelouses de Central Park, il est homme de ménage à Phœnix, maçon en Floride, il déneige les routes en Oregon. On le retrouvera dans un refuge pour SDF à Fort Worth, quand son ex-femme lui téléphonera pour lui demander comment il va, il répondra : « J'suis pas perdu. J'suis là ! »

De retour en Utah, tout étonné d'avoir été nommé au *Boxing Hall of Fame* de Californie, il fera de nouveau connaissance avec ses quatre enfants et ses vingt-trois petits-enfants, il meurt le 30 octobre 2009 à Pleasant Grove de complications dues à sa démence.

Lorcy (Julien)

« J'aime tant la vie et je déteste tant la boxe, je n'ai jamais aimé cela [...] la boxe c'est comme la vie, elle t'enseigne la vérité, si tu veux bien l'apprendre. » *Gadjo* (In libro veritas, 2010).

Losers



« Ceux qui perdent savent quelque chose qu'ignorent ceux qui gagnent. »

Lloyd Hefner

« Seul sait vaincre celui qui ne gagne jamais. »

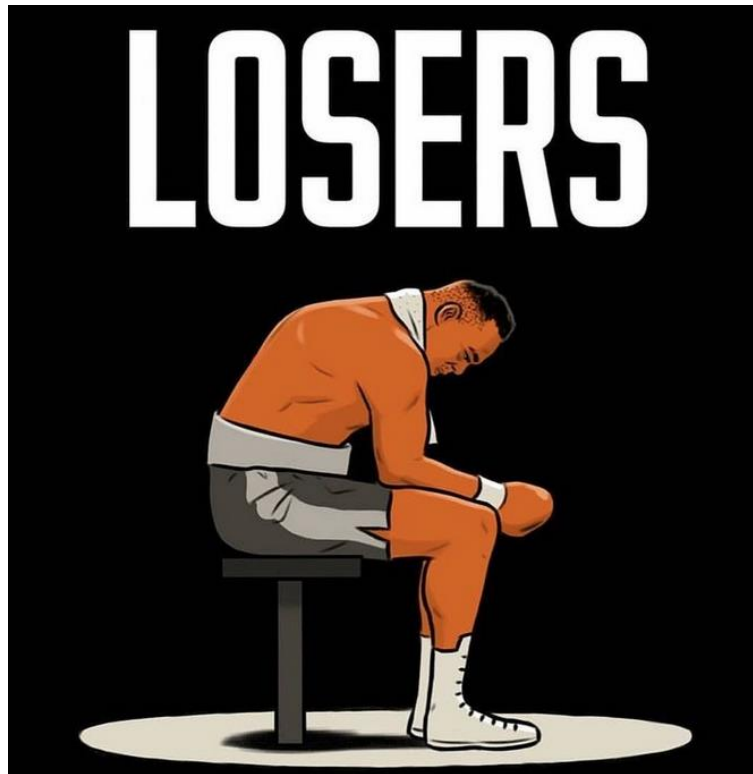
Fernando Pessoa

« Plus vous perdez, plus il y a à perdre, et moins cela compte, pourtant. »

Aleksandar Hemon

« *La punition des faibles* est le motif central des idéologies liées au culte de la compétition universelle, de même que, rime parfaite, *la raison du plus fort* est le slogan du marché aux hommes autour du monde. »

Jean-Louis Comolli



Perdre chez les professionnels, ce n'est pas seulement ce qui arrive... un peu, beaucoup, de temps en temps ou souvent, ce peut être ce qui arrive toujours lorsque vous en avez fait votre métier.

Au nom de tous ceux qui l'exercent consciencieusement, Verdell Smith (116 combats, 61 défaites) fait le tour de la question en deux phrases : « Je boxe, on me paye, je rentre chez moi. J'ai rien d'autre à raconter ». Smith (*alias* Tim Brooks, *alias* Tommy Bowles) a moins d'imagination qu'un Tartarin de sous-préfecture à moins qu'il soit peu loquace ou modeste à l'excès puisqu'avant d'arrêter les frais à 43 ans, il a perdu contre Oba Carr, Julio Cesar Chavez, Jesse James Leija, Simon Brown, Hector Camacho, qui ont tous été classés dans les meilleurs mondiaux.

S'il est une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que la boxe est une industrie dont le chiffre d'affaires se compte par milliards de dollars (dont beaucoup nécessitent une sérieuse lessive) ; comme toute industrie (plus ou moins mafieuse), elle est donc structurée du plus haut au plus bas, chacun à sa place dépendant de l'ensemble. Le public n'aperçoit que ce que l'on veut lui montrer, ce qu'il retient le plus facilement : ce qui le fascine... ce qui brille ! Il fait Oh ! il fait Ah ! il applaudit des deux mains. Sans savoir.

La réalité, bien sûr, est différente et pour que les vedettes brillent d'un éclat plus vif, il faut des seconds rôles, comme à Hollywood, des figurants et même des sous-prolétaires, l'équivalent des starlettes qui croient malin de coucher avec le scénariste, des barmains rêvant d'une gloire qui ne sera jamais la leur... Sunset Boulevard, gigolos, laissés pour compte, *Macadam Cow Boys* ! En boxe, la hiérarchie s'établit soigneusement du Number One à l'illustre inconnu qui le restera. Aux différents étages, on peut croiser : les légendes (qui bougent lentement et qui tiennent debout difficilement), les super champions (dont beaucoup ont de sérieux problèmes d'élocution), les champions encore en activité, leurs challengers, les *contenders* et ceux que l'on évite de rencontrer, les faire-valoir, les éternels outsiders, les *sparring-partners* qui resteront *sparring-partners*, les *four rounders*, les *six rounders*, les *journeymen*, les *club fighters* et les *tomato can*. Les artistes, les artisans, les ouvriers, les manœuvres, les journaliers, les chômeurs et les épaves, toute une organisation sociale où les rôles sont attribués et la partition jouée, mais jamais une fois pour toutes, puisqu'en boxe il suffit d'un coup heureux pour renverser un résultat acquis d'avance : lorsque l'on a transporté Ross Purity en avion de son Oklahoma natal jusqu'à Kiev, c'était pour servir de victime expiatoire à

Wladimir Klitschko, sûrement pas pour démonter la mâchoire de l'Ukrainien à l'avant-dernière reprise d'un combat prévu comme devant être une formalité pour le champion du monde.

Il y a les très bons boxeurs, les bons, les moyens, les médiocres, ceux qui sont intronisés au *Boxing Hall of Fame*, ceux que l'on a déjà oubliés avant leur avant-dernier combat, ceux qui font un petit tour et puis s'en vont, ceux à qui l'on ne donnera jamais leur chance, mais la vérité enfermée entre douze cordes est clairement lisible dans le destin des plus faibles et des plus démunis.

Tous les champions dont on avait prévu qu'ils le seraient ont rencontré ces boxeurs faits pour perdre. Pour son premier combat, Mike Tyson a rencontré Hector Mercedes qui comptait trois défaites sur trois combats, Hector se retirera dix ans plus tard avec une seule victoire à son palmarès. Pour son deuxième combat, le futur champion du monde des poids lourds sera opposé à Trenton Singleton qui comptait trois défaites sur quatre combats, toutes par K.-O. ; pour le suivant, Iron Mike a boxé Don Halphin, un type plus « expérimenté » : 32 ans, 18 défaites (dont 12 par K.O.) sur 27 combats. Tyson a mis un peu plus de quatre minutes pour étendre les trois.

Si l'on examine à la loupe le palmarès de champions dont la carrière n'a guère été protégée, on peut toujours y dénicher au moins un boxeur de ce genre. Marvin Hagler, à l'époque invaincu, a rencontré Joey Blair alors que ce dernier comptait 31 défaites sur 42 combats. Comme Blair était solide ou qu'il avait besoin d'argent, il disputera dix combats supplémentaires ; en 53 combats, Joey Blair aura été mis 31 fois K.-O. De quoi souffrir de migraines chroniques ou sucrer les fraises au fond d'un mobil-home. Ce qui est le sort ordinaire des *tomato can* dont le métier, à moins que ce ne soit le destin, est de finir les bras en croix et la cervelle comme du yaourt.

Muhammad Ali lui-même a eu recours à des types de ce genre, Chuck Wepner bien sûr qui a inspiré *Rocky* à Sylvester Stallone, mais surtout Jean-Pierre Coopman, le « Lion des Flandres ». Ali sera obligé de le soutenir pendant cinq rounds pour que le fauve belge ne s'écroule pas à plat ventre sur une pichenette ; ce soir-là, au Clemente Coliseum d'Haton Rey (Porto Rico), le plus difficile pour Ali aura été de ne pas se laisser gagner par le fou rire.

Dans ce « Hall of Shame », on peut distinguer quelques *curiosa* d'envergure comme cet Alexandra Manea qui a disputé 53 combats sans en gagner un seul, ou Eric Crumble dont le palmarès ne compte que 31 rencontres, mais qui a réussi l'exploit de toutes les perdre par K.-O., dont 22 fois à la première reprise ! Parmi les « champions » en la matière (car il y a toujours moyen d'être champion de quelque chose), on peut distinguer : Peter « The Professor » Buckley, Simmie Black ou Donnie Penelton par exemple et bien sûr le plus connu d'entre eux : Reggie « Born To Lose » Strickland.

« Le Professeur » a disputé 300 combats, il a été déclaré perdant 256 fois dont seulement 8 fois avant la limite, d'où ce que l'on disait de lui : « On peut battre le Professeur, on ne peut pas le descendre ! »

Simmie Black compte 165 défaites sur 204 combats auxquels il faut sûrement ajouter ceux qu'il a disputés sous différents *alias* : Freddie Johnson, Stan Jackson, Jimmy Black et le plus curieux d'entre eux : Kenny Louis, qui n'est autre que le nom de l'un de ses anciens vainqueurs (par K.-O. à la troisième reprise). Simmie Black a gagné ses quatre derniers combats contre des débutants mal partis dans la carrière avant d'arrêter les frais le 5 novembre 1996. Aux dernières nouvelles, il était recherché pour agression sexuelle.

Lorsque l'on demandait à son manager, Stan Johnson, combien de fois Donnie « The Spoiler » Penelton avait perdu, il répondait : « Passé cent, tu comptes plus, mec ! » Donnie a gagné treize fois (dont une fois contre Eric Crumble), il a fait match nul six fois, il a perdu... 166 fois.

Même Reggie Strickland a battu « The Spoiler » et pourtant Reggie Strickland (*alias* Reggie Buse, *alias* Reggie Raflin), un poids super-moyen natif de Cincinnati (Ohio), est considéré comme le meilleur d'entre tous les mauvais. Le meilleur d'entre les pires ! Le roi des nazes ! Il compte 363 combats dont 276 défaites. De son temps (il a arrêté les frais en 2005, à trente-sept ans), Strickland boxait régulièrement dix fois par mois, quelquefois trois fois par semaine, on le soupçonne même (on ne prête qu'aux riches) d'avoir disputé deux combats dans la même soirée.

Reggie boxeur ressemblait à Lucero (joué par Sixto Rodriguez, alias Kid Sixto Noriega : 44 combats, 28 victoires, 13 défaites, 3 nuls) dans *Fat City* de John Huston : le « voyageur » qui arrive en ville – droit comme une épée –, pisse du sang, et repart une fois le combat terminé, qu’il soit perdu ou bien gagné, toujours aussi droit. Il passait sa vie dans les trains de nuit (le fameux *Night Train* des bluesmen du Sud dont la sirène déchire la nuit dans les Grandes Plaines ; *Night Train*, l’air sur lequel Sonny Liston sautait à la corde) pour aller d’un état à un autre... Iowa ! Tennessee ! Minnesota ! Kentucky ! Indiana ! Illinois ! Wisconsin ! Dakota ! Kansas ! Montana ! Ohio ! Nebraska !

À un journaliste qui voulait savoir comment il se préparait pour un combat, Reggie Strickland a répondu : « Je me prépare pas ! » avant de lui demander s’il n’avait pas un peu d’herbe à lui refile et de partir se coucher avec sa copine.

Comme rien n’est simple, si l’on examine de plus près le palmarès de « Born to Lose », on se rend compte – ceci explique cela – qu’il n’a jamais été utilisé comme un faire-valoir pour des boxeurs d’un bon niveau, mais qu’il a surtout servi de marchepied à des jeunes boxeurs dont les managers voulaient enrichir le palmarès (« Si tu bats pas Strickland, tu battras personne ») et voulaient que leurs poulains apprennent quelques trucs qu’il faut savoir si l’on veut aller plus loin (« Il a du métier... fais gaffe, il est pas facile à boxer ! »). Et Reggie devait connaître quelques trucs pour n’avoir été arrêté que vingt-cinq fois et pour avoir gardé le nez à peu près aussi rectiligne que celui d’Emmylou Harris. Si l’on y réfléchit à deux fois, cela veut dire qu’il a perdu 250 combats aux points, il est logique de penser que non seulement il a été volé plus d’une fois, mais qu’il a, aussi, fait exprès de ne pas gagner ceux qu’on lui a demandé de perdre. Le seul boxeur d’expérience que Reggie a rencontré (cinq fois) s’appelle Buck Smith, il est l’adret dont Strickland serait l’ubac. Buck « Tombstone » Smith a été déclaré vainqueur 179 fois (120 fois avant la limite), ce qui fait que son palmarès peut rivaliser avec ceux de champions incontestables : Willie Pep (241 combats, 229 victoires) ou d’Archie Moore (220 combats, 185 victoires), sauf que ces victoires ont été acquises aux dépens des minables et des moins que rien contre lesquels Strickland a perdu.

Ces éternels perdants sont les chouchous des promoteurs : jamais d’histoires pour peu que vous soyez corrects avec eux : que l’adversaire ne fasse pas vingt kilos de plus que prévu, que la douche soit chaude et que l’enveloppe contienne la somme dite avec, quelquefois, une rallonge s’ils ont été bons, ils ne réclament jamais que leur dû ; jamais de réclamations non plus de la part des promoteurs, même quand les choses ne se passent pas comme elles auraient dû se passer.

Avant de pleurer sur le sort de tous ces lumpen-prolétaires, il vaut mieux écouter ce que dit Lloyd Hefner à propos de sa propre carrière : « J’aurais pu gagner plus de la moitié des combats que j’ai perdus. Pour quoi faire ? Le téléphone n’aurait plus jamais sonné. J’suis moins amoché que pas mal de types qui m’ont battu ! »

Si l’un d’entre eux essaie, dans une station-service du Minnesota, de vous taper d’un dollar, n’oubliez pas que Reggie Strickland a gagné plus de combats que vous n’en avez jamais rêvé en disputer !

Je vous conseille de donner votre dollar...

– Si tu m’as pas vu boxer, mec... c’est que t’as jamais foutu les pieds dans une putain de salle de boxe ! Y a personne qui m’a pas mis K.-O., mec ! Tu peux toujours chercher, tu trouveras pas. J’m’en vais te dire un truc, mec ! Tu le répètes à personne... et bien, si j’avais boxé contre moi-même, eh bien, j’aurais trouvé le moyen de perdre... et par K.-O. mec ! Je peux te dire que personne a jamais porté le pet... personne a jamais eu à se plaindre de moi... C’est mon job d’être K.-O.

Ces types-là radotent, mais ils ont du mérite.

Et même s’ils ne tiennent plus debout, ce qui leur reste dans les mains peut vous envoyer sur le cul.

Loughran (Tommy)

Il n'avait qu'un bras, le gauche*, ce qui explique que, sur les 94 victoires que compte son palmarès, il ne compte que 14 victoires par K.-O. (essentiellement sur des débutants), en revanche, il était quasiment intouchable... les coups lui passaient au travers, au travers de son ombre**, l'ombre du fantôme, « Le fantôme de Philadelphie ». C'est Jim Braddock qui a le mieux exprimé ce que ressentaient ses adversaires après l'avoir boxé : « Loughran ? Quelqu'un l'a vu ? J'étais censé le boxer ce soir ! » Il rendra Max Baer dingue en combat et Jack Dempsey dingue à l'entraînement.

– Faudrait qu'ils me touchent pour me faire mal... mais ils peuvent pas me toucher !

Il était capable d'analyser toutes les boxes pour les contrarier et de s'adapter à tous les boxeurs pour les décourager. Il a dominé les poids mi-lourds de 1927 à 1929 avant de tenter l'aventure chez les poids lourds. Manque de chance, pour ses débuts, il tombera sur un Jack Sharkey en pleine forme (ce qui n'était pas toujours le cas) et décidé à boxer (ce qui était encore plus rare). Sharkey l'enverra au tapis. Debout à 9, Loughran demande à l'arbitre : « Où est la chaise ? J'ai besoin de m'asseoir... » Sagement, Lou Magnolia le raccompagnera dans son coin. Loughran prendra sa revanche quatre ans plus tard, et six mois après il affrontera Primo Carnera pour le titre. Il pesait quarante kilos de moins que le géant italien, il tiendra les quinze rounds...

– Je suis sûr de l'avoir battu, mais il aurait fallu que je le batte avant la limite pour qu'« ils » me donnent la décision et ça, j'ai pas pu y arriver !

Pour le combat, Loughran s'était enduit d'ail, ce qui n'eut pas l'air de gêner Carnera outre mesure...

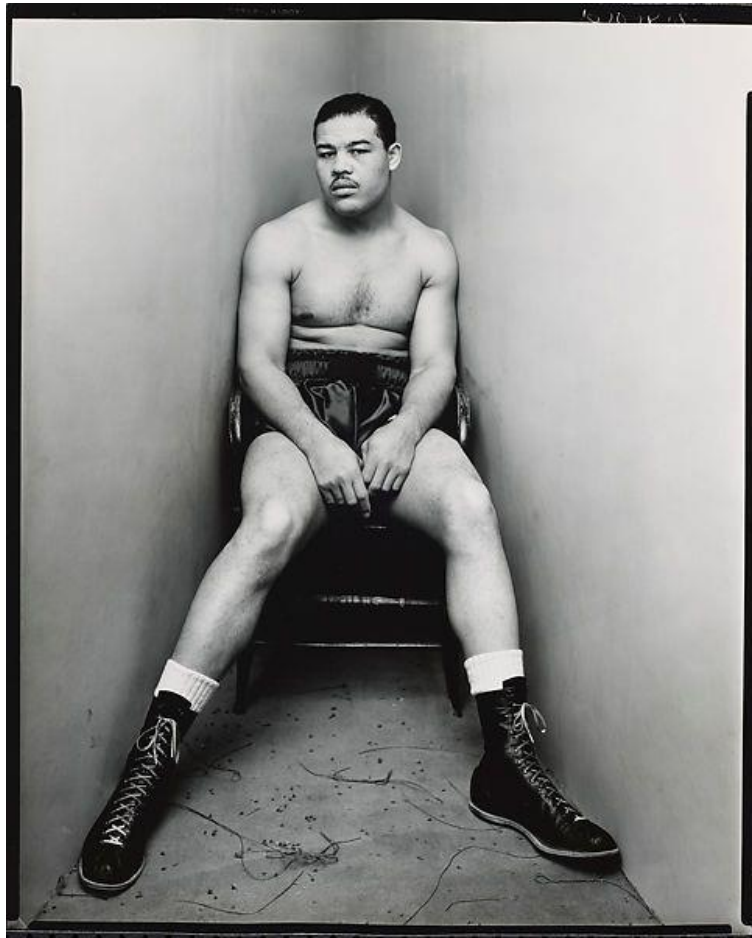
– Je savais pas que ce grand con aimait l'ail !

Stratège redoutable et tacticien hors-pair, il exploitera ses qualités en devenant un joueur de bridge implacable et en faisant fortune à Wall Street.

* Sa main droite était si fragile qu'il ne pouvait pas vraiment l'utiliser.

** Peut-être la difficulté à le saisir venait-elle de ce que l'on ne saisissait que son reflet, Loughran boxait avec/contre son ombre, mais face à des miroirs.

Louis (Joe)



Joe Pullum, [Joe Louis is the Man](#)
Memphis Minnie, [He's in the Ring Doing That Same Old Thing](#)
Alberta Hunter, [He's Got a Punch Like Joe Louis](#)

Black Heroes From Stagger Lee To Joe Louis (Saga Blues Records)

Pour avoir une idée de ce qu'était Joe Louis pour la communauté noire – bien plus qu'une idole, un dieu –, il faut se souvenir des dernières paroles du jeune Noir condamné à mort juste avant d'entrer dans la chambre à gaz : « Sauve-moi, Joe Louis ! Sauve-moi ! »

Cette histoire a été écrite pour la première fois par Martin Luther King.

Il y a plus de vingt-cinq ans, l'un des États du Sud a adopté une nouvelle méthode pour procéder aux exécutions capitales. La chambre à gaz remplaçait le gibet. Lorsque cette méthode a été inaugurée, on avait installé un micro à l'intérieur de la pièce où l'on procédait aux exécutions afin que des observateurs recueillent les dernières paroles des condamnés et jugent de leurs réactions. Le premier d'entre eux était un jeune Noir. Quand l'ampoule s'est brisée et que le gaz a commencé à se répandre dans la pièce, au travers du micro, on a pu entendre : « Sauve-moi Joe Louis ! Sauve-moi Joe Louis ! Sauve-moi... »

Why We Can't Wait (1964)

Hélas ! pauvre YORICK !

Il n'y a pas que les écrivains qui mentent, les pasteurs aussi.

Tous les journalistes sportifs la racontent à tour de rôle lorsqu'il est question de Joe Louis, c'est ce qui la rend plus vraie encore, mais si on la vérifie, elle est fausse. C'est une « légende urbaine » *bigger than life*, aucun jeune Noir n'a été exécuté dans les circonstances décrites par Luther King, aucun jeune Noir n'a prononcé ces paroles (beaucoup auraient pu le faire) ; elles proviennent, peut-être, de celles prononcées par Allen Foster, condamné à mort en Caroline du Nord : « Et dire que j'ai boxé Joe Louis ! » Foster enfant s'était, effectivement, mis des peignées avec Joe Louis.

Le *Brown Bomber* est enterré au cimetière national d'Arlington comme le héros national qu'il a été et qu'il est encore aux yeux de l'Amérique tout entière.

Sa victoire à la première reprise sur Max Schmeling le 22 juin 1938 est l'acmé de sa carrière, pour l'Amérique tout entière elle a signifié la victoire avant la lettre de la démocratie sur le nazisme davantage encore que la médaille d'or sur 100 mètres de Jesse Owens aux Jeux olympiques de Berlin.

Et ces victoires c'étaient des nègres qui les remportaient ! Sous les applaudissements des Blancs.

Joe Louis est une partie de l'histoire des États-Unis depuis 1914, date de sa naissance à LaFayette (Alabama), jusqu'en 1981, date de sa mort à Las Vegas où, les dernières années de sa vie, il parlait aux ventilateurs.

Bien trop grand, en tous les cas, pour quelques lignes en *annexe* d'un livre*. Sinon pour faire comprendre qu'en Amérique un sportif peut être, historiquement, l'égal d'un chanteur (Elvis Presley), d'une actrice (Marilyn Monroe) ou même d'une fiction (Mickey Mouse, Rocky, Andy Warhol).

Une légende**.

Et, rappeler en passant, que la boxe n'est pas *que* la boxe.

* Sur le sujet, on peut lire : « Joe Louis *The Great Black Hope* » de Richard Bak, Taylor Publishing Company, Dallas, Texas.

** « Print the legend ! » (*L'homme qui tua Liberty Valance*) est-il autre chose que la déclaration fondatrice du « storytelling » dont on nous rebat les oreilles et des « fake news » dont on voudrait nous faire croire qu'elles viennent d'être inventées ?

Lourds-légers

Comme certains penseurs médiatiques, comme certains artistes « en » recherche, comme certains écrivains qui travaillent « sur » la langue, comme certains cinéastes automatiques, ils sont à la fois lourds et légers sans être lourds ni légers.

Ils n'ont donc aucun intérêt... même pas celui d'exister.

Lovino (Al)

Inconnu au bataillon, 19 combats pro seulement, mais terrifiant boxeur de contre pour peu que l'on se renseigne. En amateur, il est tenu pour responsable de la mort de Léo Mahan en 1928 ; en professionnel, en 1931, pour le premier combat d'Henry Armstrong qui, à l'époque, faisait ses débuts sous le nom de Melody Jackson, il battra le futur « Homicide » par K.-O.

Gaucher.

Lucky punch

Il ne faut jamais trop y compter, mais sait-on jamais, il y a bien des pauvres qui gagnent au Loto.

Lucky Strike

La meilleure de toutes les cigarettes. James J. Corbett

Publicité

Lunettes



La lunette Marcel Cerdan, la lunette qui n'a pas peur des coups.

Publicité

Lyle (Ron)



« Il frappait si fort que ça faisait pas mal. »
George Foreman

Père, pasteur...

mère, missionnaire...
dix-huit frères et sœurs...
un mètre quatre-vingt-onze...
un mètre quatre-vingt-treize d'envergure...
membre d'un gang à quatorze ans...
arrêté pour meurtre à dix-neuf ans...
condamné à vingt-cinq ans de prison...
un bol d'épinards par jour...
sept heures d'opération après une agression...
déclaré mort deux fois...
vingt litres de sang transfusés...
mille pompes par jour...
libéré le 29 novembre 1969...
vingt-sept ans...
vingt-neuf combats amateurs, vingt-cinq victoires, quatre défaites...
pro en 1971...
troisième poids lourd mondial deux ans plus tard...
K.-O. le 16 mai 1975 face à Muhammad Ali alors qu'il était en-tête sur les bulletins
des trois juges...
K.-O. le 24 janvier 1976 face à George Foreman alors qu'il avait expédié Big
George plusieurs fois au tapis...
arrêté pour meurtre le 31 janvier 1977...
légitime défense...
acquitté en décembre 1978...
K.-O. le 24 octobre 1980 face à Gerry Cooney...
arrête la boxe à cinquante-quatre ans en 1995...
cinquante et un combats, quarante-trois victoires (trente et une avant la limite), sept
défaites, un match nul...
mort le 26 novembre 2011 à soixante-dix ans...
considéré comme l'un des meilleurs boxeurs à ne pas avoir été champion du monde.

Lynch (Benny)

L'Écosse a son idole : Benny Lynch, champion du monde poids mouche. Évidemment, chaque pays a ses particularismes, Benny Lynch est mort à 33 ans... de malnutrition et d'alcoolisme chronique.

Lytell (Bert)

Né le 24 janvier 1924 dans le sud du Texas où le KKK avait encore son mot à dire (entre 1900 et 1924, 9 Blancs et 171 Noirs seront lynchés à la lumière des torches), orphelin tôt, Bert Lytell était bien parti sur le chemin de la délinquance ordinaire. Il s'engagera (« Pour servir mon pays ») dans la Marine pendant la Seconde Guerre mondiale où il n'a pas vraiment changé de comportement (il a déserté à plusieurs reprises et même volé un camion militaire pour partir en perm'). À l'époque, les Noirs engagés dans la Marine étaient catalogués C (pour *colored*) et confinés dans des taches

subalternes (cuisiniers, serveurs, etc.). Il traîne dans une salle, un entraîneur lui passe des gants et le flanque face à un Blanc le dominant d'une tête, Bert le descend d'un gauche au plexus doublé d'une droite à la mâchoire. Le type se relève et lui colle une danse, le type, c'était Billy Soose, ex-champion du monde poids moyen.

En mars 1944, son engagement prend fin, personne ne le regrettera et il ne regrettera personne, revenir au Texas ne le tente pas, il débarque à New York où il trouve du boulot comme mécanicien. Le patron du garage connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui traîne dans les salles de boxe et qui traîne Lytell au Stillman's où il le colle face à un pro. C'était l'un des amusements au Stillman's : coller un débutant face à un boxeur d'expérience, attendre le résultat et se marrer. En l'occurrence, le résultat ne sera pas du goût des habitués, Lytell démolit le pensionnaire du Stillman's. Quelques années plus tard, Lytell sera surnommé « La Bête du Stillman's ».

Et ça commence !

Il dispute ses premiers combats en tant que « Cocoa Kid » avant de reprendre son vrai nom, Bert Lytell (en fait, comme rien n'est simple dans la vie, il s'appelle Calvin Coolidge Lytle).

Alors qu'il a disputé son premier combat moins d'un an auparavant, alors qu'il a disputé trois combats le même mois, il se retrouve le 27 avril 1945 en face de Jake LaMotta (59 combats au compteur)... les juges le donnent perdant, tous les spécialistes l'ont vu gagner. Le combat revanche n'aura jamais lieu, la rencontre avec Robinson sera remise à plusieurs reprises avant de l'être une fois pour toutes... LaMotta et Robinson se rencontreront six fois !

Il ne restait plus à Lytell qu'à traverser les États-Unis en train ou en bus et dans tous les sens... Detroit / Baltimore / La Nouvelle Orléans / Pittsfield / Kansas-City / Boston / Scranton / Holyoke ! pour des bourses de misère, à bouffer dans les YMCA, à se préparer dans des vestiaires réservés aux types de sa couleur et à s'en cogner d'autres, victimes de la même ségrégation (Holman Williams, Charley Burley *and so on*)...

T'es Noir, t'es bon, mange ta main et garde l'autre pour demain !

« Black Dynamite » est blackboulé.

Cerdan veut pas le rencontrer, Robinson veut pas le rencontrer, Zale veut pas le rencontrer, Graziano veut pas le rencontrer, LaMotta veut plus le rencontrer... *What else ?* Lytell qui n'est déjà pas très grand pour un poids moyen (1 mètre 75) monte en mi-lourd, Archie Moore qui pèse cinq ou six kilos de plus que lui veut bien le rencontrer, la Vieille Mangouste gagne deux fois, selon les journalistes présents, la décision du combat-revanche aurait été très discutable. Comme négociateur avec Frankie Carbo et ses associés n'est pas dans son tempérament, il se trouve réduit à faire office de sparring-partner pour des types (Robinson, Joey Maxim, Randy Turpin) qu'il aurait battu en combat.

En octobre 1951, il perd sa dernière rencontre aux points, six mois plus tôt, il avait gagné l'avant-dernier contre un débutant alors que, même débutant, il n'en avait jamais rencontré un seul.

Et c'est fini.

Il s'installe à Oakland dans un quartier pourri, son appartement est cambriolé quatre fois, il a quelques ennuis avec la police : port d'arme, trafic de drogue, mais il évite la prison. Vingt ans après qu'à Milwaukee Jackie Darthard fut mort sous ses poings, il cire des chaussures au Laundromat d'Oakland, à 62 ans, il est expulsé de son logement de Sunnyside Street, il dort dans sa voiture, Pat, sa copine, meurt l'année suivante, il boit, il arrête. Il a toute sa tête, les enfants l'adorent, ses neveux et ses nièces s'occupent de lui, il est doux, gentil et quelquefois l'ombre de Jackie Darthard voile ses yeux. Le délinquant, le déserteur, le boxeur ? fini ! terminé ! En janvier 1990, il est admis au Fairmont Hospital de San Leandro où il mourra quelques jours plus tard d'un cancer du foie.

Bert Lytell a disputé plus de cent combats, « La Bête du Stillman's », le plus craint des poids moyens de cette époque, « Black Dynamite », celui qui n'a jamais eu la chance de disputer un seul championnat du monde parce que le milieu et la Mafia (pléonasme) ne voulaient pas qu'il soit champion du monde, n'a jamais été battu avant la limite.